

**UNIVERSITE DE CAEN**

**Unité d'Enseignement et de Recherche  
des Sciences de l'Homme**

**Institut  
des  
Sciences de l'Education**

**MEMOIRE DE MAITRISE**

**Monsieur George A. Lyward, Educateur Britannique.**

**L'homme et l'œuvre.**

**Mémoire présenté par : André Claudot**

**Directeur du Mémoire : monsieur Jean Guglielmi**

**Membres du Jury : M. Jean Guglielmi, Professeur  
M. Gaston Mialaret, Professeur**

**1981-1982**

**A la mémoire**  
**de George A. Lyward,**  
**en espérant avoir restitué au mieux**  
**son action éducative ;**

**A la mémoire**  
**de Sadie Lyward**  
**qui, par sa personnalité chaleureuse**  
**et gaie, est inséparable de l'œuvre**  
**de son mari ;**

**Aux éducateurs et adolescents**  
**qui furent les hôtes de monsieur et madame LYWARD ;**

**A monsieur John Lyward**  
**qui a favorisé la réalisation de ce travail**  
**en nous accordant une longue entrevue et en nous**  
**autorisant à consulter les archives de**  
**Guildables et Finchden Manor ;**

**A ma femme, Isabelle,**  
**qui m'a encouragé dans cette tâche**  
**et dont le jugement critique m'a été précieux.**

## TABLE DES MATIERES

	<u>Pages</u>
<b><u>PREFACE</u></b>	.... 1
<b><u>INTRODUCTION</u></b>	.... 4
<b><u>Première partie : George A. Lyward : gestation d'une oeuvre</u></b>	.... 7
<b><u>I – G.A. Lyward : biographie</u></b>	.... 7
1) Le contexte	.... 7
2) Naissance et éducation	.... 8
3) Itinéraire de 1914 à 1929	.... 9
4) Une révolution intérieure	.... 10
<b><u>II – Les jeunes de Guildables et de Finchden Manor</u></b>	.... 12
1) Approche sociale	.... 13
a – l'adolescent et sa famille	.... 13
b – l'adolescent et l'école	.... 14
c – l'adolescent et le milieu médical	.... 15
d – l'adolescent et la justice	.... 16
2) Approche individuelle : un autre regard	.... 17
<b><u>Deuxième partie : Les expériences de Guildables et de Finchden Manor</u></b>	.... 22
<b><u>I – Guildables (1930–1935)</u></b>	.... 22
1) Origines	.... 22
2) Buts	.... 22
3) Organisation et activités	.... 23
4) Réflexions	.... 24
<b><u>II – Finchden Manor (1935–1973)</u></b>	.... 26
1) Présentation	.... 26
2) Difficultés en temps de guerre	.... 31
3) Eléments de la vie à Finchden	.... 33

a – règles de vie en communauté	....	34
b – les activités	....	34
4) Rééducation	....	37
a – deux conceptions opposées	....	37
b – le "centre" de Finchden	....	39
c – l'équipe éducative : un point de repère	....	40
d – rééducation et visiteurs	....	42
5) Résultats	....	44
6) Finchden Manor : l'inconnu et la célébrité	....	46
<b><u>Troisième partie : Conceptions</u></b>	....	49
<b><u>I – Langage et rééducation</u></b>	....	49
1) Les étiquettes	....	49
2) Finchden et les étiquettes	....	50
<b><u>II – L'institution rééducative comme langage</u></b>	....	52
1) L'éducateur et le statut	....	52
2) L'éducateur et l'institution	....	53
3) Les éducateurs de Finchden	....	55
<b><u>III – Quelques conceptions éducatives</u></b>	....	56
1) "Usurpation" et milieu sécurisant	....	56
2) Le répit	....	58
3) Le temps	....	58
4) La psychothérapie diffuse	....	60
5) Le "stern love" et le "no"	....	62
6) Le sevrage	....	64
<b><u>Quatrième partie : Finchden Manor et la perpétuation</u></b>	....	66
<b><u>A – Les faits</u></b>	....	66
<b><u>I – Summerhill et l'Ecole Orthogénique de Chicago</u></b>	....	66
<b><u>II – Finchden Manor : essai de continuité (1973–1974)</u></b>	....	67

<u>B – Le cas de Finchden</u>	....	69
<u>I – Finchden : création de G. Lyward</u>	....	69
1) Rappel des origines	....	69
2) Usage de quelques termes	....	69
3) G. Lyward : aspects de sa personnalité	....	70
4) Ses motivations	....	71
<u>II – G. Lyward : une pédagogie religieuse</u>	....	72
1) L’Eglise et les dogmes	....	72
2) G. Lyward : essence de la Religion	....	73
<u>C – La perpétuation</u>	....	74
<u>I – Perpétuation impossible ?</u>	....	74
<u>II – Disparition de G. Lyward : conséquences</u>	....	76
<u>CONCLUSION</u>	....	78
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	....	1–111

## PREFACE

Le présent travail résulte d'une première recherche effectuée en juillet 1973 après lecture d'un ouvrage : Education Impossible (1) où l'auteur mentionne l'existence du Manoir de Finchden en quelques lignes (2). Pour davantage de précision, nous avons téléphoné à madame Maud Mannoni.

Nous sommes allé en Angleterre afin de recueillir des informations sur l'Educateur qui le dirigeait : monsieur George A. Lyward. Celui-ci venait de disparaître en juin. Dès lors, notre visite se révélait peu opportune.

Nous avons contacté monsieur John Lyward, fils du fondateur de Finchden Manor, en septembre. Il nous répondait en une longue lettre (3) qui traduisait l'interrogation de chacun sur le devenir de Finchden et nous en expliquait le fonctionnement, ajoutant qu'un séjour au manoir pouvait remplacer avantageusement une brève visite et une entrevue.

Il est probable que notre déception de ne pouvoir rencontrer G. Lyward nous ait intimé l'impossible suite à une invitation fort cordiale.

A défaut d'un séjour, John Lyward nous envoyait une relation de l'expérience de Finchden écrite par monsieur Michael Burn : Mr Lyward's Answer (4), sans traduction française à notre connaissance (5), et mentionnait une revue que dirigea son père durant treize années (6).

Nous avons rapporté des éléments de cette

(1) MANNONI (M.) Education Impossible, Paris, Le Seuil, 1973, pp.311

(2) MANNONI (M.) Ibid., P.142

(3) LYWARD (J.) Lettre du 10 septembre 1973

(4) BURN (M.) Mr Lyward's Answer, Londres, Hamish Hamilton, 1964, pp.228

(5) BURN (M.) Lettre du 20 août 1978

(6) HOME & SCHOOL, edited by The Home And School Council Of Great-Britain.

"Expérience réussie en matière d'éducation" (1) au cours de notre Certificat de Maîtrise, dans les Valeurs "Education permanente et Animation culturelle" d'une part, "Formation des éducateurs" d'autre part.

En 1981, nous décidions de reprendre ce sujet afin de mettre au jour un homme dont l'engagement nous semblait digne d'intérêt au regard des Sciences de l'Education.

Nous allions alors être confronté à des problèmes qui nous semblent refléter matériellement la difficile compréhension d'un homme dont le choix de la forme éducative relève d'une délicate restitution : une action pédagogique qui opte pour le silence dans la communication. Silence doublé d'une disparition étendue sur huit années.

Nous essayions de retrouver monsieur John Lyward en écrivant à Finchden Manor au cours de 1981-82 ; notre courrier restait sans réponse, au même titre que les appels téléphoniques et les recherches entreprises avec l'aide du Standard International des Télécommunications.

Parallèlement, nous interrogeons le C.R.D.P de Caen qui, faute d'information sur la revue Home & School, nous dirigeait vers le C.R.D.P de Paris. Celui-ci retrouvait la publication, composée de quelques articles signés G.A. Lyward, au (x) Headquarters Of Parent-Teachers Association, à Gravesend-Northfleet près de Londres. Pour plus de sûreté, nous téléphonions au Secrétariat de l'Association.

Dans le but d'obtenir le maximum d'informations, nous partions en Angleterre, à la recherche de John Lyward, à la découverte du manoir et à Gravesend.

A Tenterden (Kent), où s'élève Finchden Manor, après plusieurs jours d'enquêtes chez

(1) Sous-titre du livre de M. BURN

des commerçants et au Bureau du Tourisme, nous n'apprenions rien de décisif tant les années écoulées semblaient avoir effacé les souvenirs.

Seul le manoir restait connu, transformé partiellement en Maison d'Hôtes.

A notre demande au Bureau du Tourisme, l'un des employés sollicitait du propriétaire l'autorisation d'une prise de photos. En fin d'après-midi, une dame âgée nous recevait et nous invitait à photographier la partie extérieure du manoir.

Cependant, John Lyward était introuvable.

Nous nous sommes adressé à une voisine, dont la maison jouxtait Finchden, et nous lui fîmes part de notre recherche. De la façon la plus ordinaire, cette personne nous proposa de téléphoner directement à John Lyward qu'elle connaissait.

Après un quart d'heure d'entretien, et malgré le désir légitime de vouloir protéger sa vie privée, monsieur Lyward acceptait de nous donner rendez-vous pour une entrevue, à onze heures, qui se termina à vingt-et-une heures (1).

(1) Entrevue du dimanche 1<sup>er</sup> août 1982



## INTRODUCTION

L'Education est le souci constant des peuples.

L'acte éducatif est non seulement un acte d'instruction, grande conquête du XIXème siècle, il est aussi un moyen d'élévation de la personnalité.

Il s'agit ainsi de considérer l'être humain dans sa globalité en vue de son épanouissement.

L'expérience de Finchden Manor, inaugurée par George A. Lyward en 1935 et précédée de celle de Guildables en 1930, nous révèle les conceptions éducatives d'un homme qui a remis en question l'institution scolaire britannique alors qu'il était encore tout jeune professeur.

Ce faisant, il interroge sa pratique à la lumière de ses nombreuses observations faites dans les écoles où il enseigne, et du même coup s'inclut dans cette interrogation.

L'optique de G.A. Lyward est la rééducation fondée sur une thérapie originale qui signe la singularité de l'Éducateur.

Contemporain du mouvement pour les écoles nouvelles, il s'en démarque par un choix pédagogique : la rééducation d'abord, l'enseignement ensuite.

Considérant que "l'on ne peut penser clairement qu'en éprouvant les choses profondément", il choisit de se consacrer aux "deshérités affectifs" qu'il accueille à Guildables puis à Finchden Manor, dans le Kent.

L'expérience de G.A. Lyward s'achève en juin 1973, date de son décès, puis est reprise

**par son fils, John, et disparaît définitivement à la fin de 1974.**

**Dans ce travail, nous nous proposons de présenter G. Lyward en un simple survol de son œuvre : dans une première partie, nous développons les étapes qui l'ont conduit à créer Guildables et Finchden ; dans une seconde partie, nous décrivons ces deux expériences de la manière la plus informative, matière à réflexion – dans la troisième partie – sur les conceptions éducatives, la quatrième partie traitant de la mort d'institutions liées à un pionnier, Finchden en l'occurrence, avec l'essai d'y apporter une réponse.**

**"There are two things, it seems, that education has to aim at. One is freedom ; the other is value. Neither of these can be discovered by the intellect only, and that is why I am so keen on something that the intellect cannot break up and analyse in the atmosphere – the spirit of the classroom, of the school. This undeniable thing, the atmosphere, seems to me to be the thing that we have to be most concerned about ; that is, I would say, something beyond the physical. The cognitive side of education is very important, but it is not an end in itself".**

**G.A. Lyward**

**Discours à Redland College, Bristol, cité par B. Smith**

**The New Era, p.70**

**"Tout ce que je puis dire, c'est que dans l'Histoire, les armes les plus puissantes ont toujours été de nouvelles formes de conscience, et que la révolution fondamentale ne peut être que le résultat d'une évolution. L'Inquisition et le pouvoir de l'Eglise au Moyen-Age n'ont pas été renversés par une action révolutionnaire directe. Leur entreprise a disparu parce que la conscience humaine s'est développée au-delà".**

**William Burroughs,**

**"Le Monde", le 18 janvier 1974**

**"Hamlet est un personnage parfaitement  
humain, parce que complexe".**

**Louis Jovet.**

**PREMIERE PARTIE :**

**GEORGE A. LYWARD : GESTATION D'UNE OEUVRE**

---

## GEORGE A. LYWARD : GESTATION D'UNE OEUVRE

### I – George A. Lyward : biographie

#### 1) Le contexte :

Le contexte de la naissance de George Lyward est celui d'une période charnière de l'Histoire britannique. A cet égard, un rappel historique succinct s'impose tant il est vrai que nous ne saurions négliger l'influence du milieu sur la construction d'une personnalité et sur ses choix.

A l'apogée de l'Empire britannique (1860–1875) succède un déclin progressif jusqu'à la fin du XIXème siècle et au début du XXème, période marquée par la personnalité exceptionnelle de la Reine Victoria.

Son long règne est jalonné par des agitations ouvrières et ponctué de réformes importantes votées au Parlement.

En réponse aux revendications populaires soutenues par des idéalistes qui soulignent l'appartenance du peuple anglais à l'espèce humaine (1), ces réformes affectent l'éducation, le travail et la retraite.

L'éducation, sujet de notre étude, est l'objet d'améliorations et d'innovations s'étendant de 1833 à 1918.

En 1870 une importante loi est votée après lecture d'un rapport au Parlement : "Malgré les sommes importantes attribuées, nous trouvons un grand nombre d'enfants mal instruits ou complètement illettrés car il y a trop peu d'écoles et de trop nombreux parents n'y envoient pas leurs enfants" (2).

Insuffisantes en qualité, comme dans leur champ d'application, les lois votées ne calment

(1) MARX (R.) Histoire du Royaume-Uni, p.295-296

(2) BARSTOWE (G.T.) British History From 1600, p.53

guère les contestations qui ne cessent d'agiter les grandes villes, Londres notamment – centre de la vie politique et ferment d'idées nouvelles.

Caractérisé par son intérêt pour les faits polémiques et par son ouverture au progressisme, le Londonien trouve dans ces événements le moyen d'exercer les qualités de son jugement critique dont l'expression vive et constructive est légitimé par le sentiment de vivre des moments essentiels.

Réunions et débats en tous lieux constituent un mouvement d'échanges intellectuels, politiques et sociaux qui touchent toutes les strates de la population (1).

La famille Lyward vit ainsi dans un contexte social mouvementé qui ne peut la laisser indifférente, le jeune George en particulier – témoin de ces crises qui secouent le Régime fondé sur des valeurs longtemps rassurantes, mais remises en question à la mort de la "Grande Reine" en 1901.

## 2) Naissance et éducation

C'est à Londres, dans une société profondément questionnée, que naît George A. Lyward le 13 janvier 1894, d'un père chanteur d'opéra et d'une mère institutrice (2).

Ceux-ci ont trois enfants : un garçon et deux filles dont l'une est jumelle de George.

Très tôt, "le père quitte le foyer familial et n'y revient que rarement" (3). Le jeune George se trouve donc seul homme d'une "famille qui se compose de deux tantes, de sa mère et de ses sœurs" (4). L'absence du père et le maigre salaire de madame Lyward ne permettent pas d'assurer des conditions de vie satisfaisantes sur le plan affectif et sécurisantes sur le plan matériel à ses enfants qui, de surcroît, ne vont

(1) BEDARIDA (F.) L'Ere Victorienne, p.104

(2) PRICKETT (J.) The New Era, p.53

(3) PRICKETT (J.) Ibid., p.53

(4) PRICKETT (J.) Ibid., p.53

pas en vacances et souffrent d'une certaine pauvreté (1).

Enfant, le jeune George tombe malade : il est atteint d'une poliomyélite, ce qui lui laisse une jambe fragile. Cela l'empêche de pratiquer des activités sportives et, plus simplement, de participer aux dépenses physiques propres à son âge. Ce handicap le met en marge de ses camarades d'école qui, ainsi sollicités dans la cruauté inhérente aux enfants, lui font subir diverses "brimades" (2) aussi bien dans le milieu scolaire que dans son quartier.

En conséquence, son enfance se révèle incomplète dans l'exercice de son corps. Cependant il compense des activités impossibles en consacrant le plus clair de son temps à l'étude en vue des examens et à la lecture dans la bibliothèque de Lavender Hill (3).

George a la chance d'avoir une mère institutrice qui l'encourage à l'étude ; de plus, il dispose de qualités intellectuelles, soutenues par une grande curiosité naturelle, qui le classent souvent au premier rang parmi ses camarades (4).

Le temps passé à étudier et à jouer du piano de manière intensive (5) lui permet d'acquérir de solides connaissances et de développer des aptitudes artistiques. Son goût pour l'étude et les Arts, la musique en particulier, constitue la résultante des influences professionnelles de ses parents. Cet intérêt conjoint et passionné ne cesse de s'accroître : il fait de lui un lettré (a learned man) et un homme au jugement esthétique averti.

### 3) Itinéraire de 1914 à 1929

A la sortie de sa formation de base, l'itinéraire de George Lyward emprunte des chemins fort divers qui dénotent une personnalité à la recherche de soi.

(1) BURN (M.) Mr Lyward's Answer, p.120

(2) PRICKETT (J.) The New Era, p.54

(3) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(4) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(5) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

Il enseigne dans une Ecole Préparatoire (Preparatory School), pour enfants de huit à treize ans, à Wandsworth Common (1), puis est affecté à la Grammar School de Kingston et, "plus tard, invité à revenir à Emanuel School – où il fut élève – au titre de membre du corps enseignant" (2).

Cependant son souhait le plus cher est d'aller étudier à Cambridge ou à Oxford. Sa candidature est acceptée par St John's College de Cambridge qui lui alloue une bourse pour le chant choral (3) complétée par une attribution émanant d'un Fonds d'Ordinands car il décide d'embrasser la prêtrise (4).

En 1918, il obtient un poste de précepteur (Tutor) chez le Directeur de Perse School (5). C'est là qu'il montre ses "qualités d'entraîneur de rugby" (6).

Deux ans plus tard, il quitte Perse School pour le "Bishop's College de Chestnut afin de se préparer à l'Ordination" (7). Pour une raison que nous verrons plus loin, il brise son engagement quinze jours seulement avant de recevoir le Sacrement de l'Ordre (8).

En partant de Chestnut, il se rappelle Emanuel School qu'il rejoint en qualité de professeur d'Anglais (9).

La dernière école où G. Lyward enseigne est Trinity College à Glenalmond ; il y est chargé de la classe de Modern Sixth en 1923 (10).

#### 4) Une révolution intérieure

Le parcours de George Lyward apparaît quelque peu déroutant par la variété de ses choix, de ses affectations comme de ses départs professionnels, en un mot de ses

(1) PRICKETT (J.) The New Era, p.54

(2) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(3) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(4) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(5) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(6) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(7) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(8) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(9) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(10) PRICKETT (J.) Ibid., p.54



expériences.

Il semble que, sous le couvert du désir d'une formation solide et complexe, transparaisse l'insatisfaction fondamentale d'un homme à la recherche de lui-même. Certitudes, engagements et hésitations ponctuent sa démarche jusqu'au moment où il découvrirait la voie qui serait sienne.

C'est à la faveur de circonstances – favorables ou critiques – qu'un être se révèle à lui-même et aux autres. G. Lyward semble bien répondre à cette formule à divers égards.

A seize ans il prend le "risque d'essayer ses membres fragiles sur le terrain de rugby" (1) de son école et fait merveille à son propre étonnement. Il en éprouve le sentiment agréable de reconquérir des fonctions physiques partiellement perdues et "se distingue en 1918, à Perse School, comme un excellent entraîneur sportif" (2).

A Emanuel School, en tant que "Prefect" chargé d'une classe de "Lower Fifth" composée d'élèves surnommés les "durs" (the "thoughts") (3), il s'aperçoit pour la première fois de ses aptitudes à s'occuper d'enfants "difficiles" (4).

A l'école de Wandsworth Common, cette observation s'affirme sous la forme d'une appartenance à un groupe humain. Monsieur John Prickett, qui a bien connu G. Lyward pour avoir séjourné à Finchden Manor, cite : "cette pensée me vint presque comme un choc – ce [ses élèves] sont des personnes, nous sommes tous des personnes réunies dans une classe – fait essentiel en l'occurrence. Qu'ils fussent mes élèves était une chose secondaire complètement anéantie par une première et angoissante prise de conscience" (5).

Sa fonction de professeur au Trinity College de Glenalmond, à partir de 1923, le met au

(1) PRICKETT (J.) The New Era, p.54

(2) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(3) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(4) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(5) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

contact d'adolescents et "l'aisance de ses relations avec eux" (1) le confirme dans ses impressions premières.

George Lyward parvient à une étape décisive de sa vie. En effet, il inverse les propositions élève/individu : avant d'être des élèves, ces jeunes sont des êtres humains. De plus, il éprouve une satisfaction personnelle à ses réussites éducatives avec des adolescents, réussite qui "affecte toute son expérience à venir avec des garçons de cette tranche d'âge" (2).

L'année 1928 est une période sombre : il rompt ses fiançailles, souffre d'une dépression consécutive et démissionne de Trinity College (3).

Il contacte alors un médecin, le Docteur Crichton-Miller, afin de recouvrer son équilibre. Cette période inaugure un tournant essentiel : il prend le temps d'effectuer le bilan de son expérience d'enseignant, s'interroge sur l'institution scolaire à la lumière de quinze années d'observations in vivo et, ce faisant, amorce le processus d'une dé-formation professionnelle.

Une orientation, potentiellement présente, se dessine progressivement et le mène aux expériences de Guildables et de Finchden Manor dont l'existence se fonde sur un ensemble particulier de jeunes.

## II – Les jeunes de Guildables et de Finchden Manor

Ces deux expériences, dont l'une est la poursuite de l'autre, prennent racine dans la vie scolaire. G. Lyward centre sa pédagogie sur les adolescents "difficiles" qu'il remarque au long de son enseignement. "Difficiles" et intelligents comme le signale John Lyward : "Il est une caractéristique que les jeunes de Guildables et de Finchden sont dotés d'une intelligence supérieure ; cependant, leurs

(1) PRICKETT (J.) The New Era, p.54

(2) PRICKETT (J.) Ibid., p.54

(3) PRICKETT (J.) Ibid., p.55

résultats scolaires ne correspondent pas au degré élevé de leurs capacités" (1).

Ce clivage manifeste permet à George Lyward de comprendre l'approche double, et radicalement différente, de comportements inintelligibles en apparence : les approches sociale et individuelle.

### 1) Approche sociale

Cet abord relève d'une interprétation qu'implique la vérité sociale dont les quatre piliers sont en l'occurrence : la famille, l'école, la médecine et la justice. Une brève énumération des rapports de l'adolescent à ces instances nous montre comment celles-ci, en relation osmotique, caractérisent des comportements de façon lapidaire.

#### a – l'adolescent et sa famille

- + "Monsieur Lyward fut une fois confronté à un garçon jusqu'alors obéissant et tranquille qui soudain cassa tout à la maison [...], puis disparut pendant quatre jours et fut retrouvé endormi dans un champ" (2).
- + "Notre garçon n'a pas l'ambition d'être le premier de sa classe. Il est dans les tout derniers, mais il doit remonter la pente" (3).
- + "... rébellion contre la discipline familiale" (4).
- + Un père amena son fils à Finchden en le décrivant comme "n'étant que grossièretés et mensonges" (5).
- + "Il est décevant de s'être saigné aux quatre veines et de n'obtenir ni résultat ni récompense" (6).

Le comportement de ces adolescents résulte aussi, sans généraliser pour autant, de milieux familiaux hostiles à leur "élévation" comme à leur naissance. Monsieur Lyward

(1) Lettre de J. Lyward à l'auteur, 10 septembre 1973

(2) BURN (M.) op. Cit., p.12-13

(3) BURN (M.) Ibid., p.19

(4) BURN (M.) Ibid., p.12

(5) BURN (M.) Ibid., p.6

(6) BURN (M.) Ibid., p.19

accueil des "enfants illégitimes ou adoptés" (1), "des enfants de parents vivant à l'étranger" (2) qui leur consacrent des moments fugaces créant ainsi des sentiments d'amertume – voire de haine – et d'abandon, "des enfants couvés, souvent ceux dont le père était absent" (3) et des enfants non désirés notamment ce nourrisson hospitalisé pour congestion pulmonaire, faute de soins, et abandonné par sa mère à cette occasion (4).

### b – l'adolescent et l'école

Les exemples que nous citons doivent être restitués dans le contexte éducatif de leur époque et n'ont de valeur qu'y relative ; ensuite, ils ne sauraient constituer des modèles généraux ; enfin, l'intérêt de ces témoignages réside dans l'origine des points de vue exprimés.

A Emanuel School et à Trinity College, George Lyward s'occupa de jeunes gens réputés difficiles ou "durs" (the tough ones). En septembre 1938, il écrit avec le recul du temps : "Ces adolescents – et ils sont nombreux – sont aveugles à leurs propres intérêts et font le désespoir et les échecs de nos écoles, bien que parfois celles-ci pourraient faire, pour eux, plus que ce qu'elles font" (5).

Par l'intermédiaire de Michael Burn, G. Lyward nous instruit des fruits de sa propre écoute concernant des sévices divers, physiques ou psychologiques, infligés à des élèves ou, pour reprendre une parole chère à l'Éducateur, à des "personnes".

+ Lettre d'un Directeur d'École :

"Je découvris qu'il volait, fumait, transgressait le Règlement, et enseignait l'art de la masturbation aux autres garçons. Il est tout à fait impossible de lui faire dire la vérité. Des professeurs et moi-même devions le harceler presque systématiquement à cause

(1) BURN (M.) op. cit., p.18

(2) BURN (M.) Ibid., p.17

(3) BURN (M.) Ibid., p.18

(4) BURN (M.) Ibid., p.14

(5) LYWARD (G.A.) "Feeling Their Way Through", Home And School, p.117

de sa paresse, et j'ai dû le battre deux fois ou peut-être trois" (1).

+ Une mère rapporte les faits suivants :

"... Mon fils fut soumis à toutes sortes d'affronts. Il [le professeur] lui enfonçait des punaises dans la chemise et lui attachait les mains derrière le dos pour l'empêcher de remuer continuellement sur sa chaise. Il fut plusieurs fois contraint de manger à en vomir et pas même autorisé à changer ses vêtements souillés, cela durant des jours entiers" (2).

+ Un élève d'une Preparatory School :

"J'étais battu pour avoir cassé des carreaux. [...] battu pour avoir mis des miettes de pain dans ma poche. Je trouvais ça injuste. [...]. Je volais et mentais à volonté. J'étais souvent puni et, parfois, pour des actes que d'autres avaient commis" (3).

#### c – l'adolescent et le milieu médical

Par milieu médical, nous entendons milieu soignant à savoir : médecins généralistes, psychiatres, psychologues et éducateurs.

Les jeunes de Guildables, et surtout de Finchden, dont les résultats scolaires n'avaient pas été conséquents ou dont le comportement en famille comme à l'école avait été jugé intolérable avaient abouti chez George Lyward en dernière instance et par paliers successifs. Ils avaient suivi une forme de filière implacable qui les avait menés de la famille à la médecine en passant par l'école.

+ Avisé par l'autorité médicale, "le County Council m'envoya celui-ci en précisant que ses potentialités criminelles étaient des plus élevées" (4).

+ Il n'était pas rare que M. Lyward accueille un adolescent nanti de ses antécédents

- (1) BURN (M.) op. cit., p.13  
(2) BURN (M.) Ibid., p.16  
(3) BURN (M.) Ibid., p.17  
(4) BURN (M.) Ibid., p.6

psychiatriques établis comme suit :

"Il a à son actif huit actes délictueux, et a été traité par quatre psychiatres. Son internement fut proposé [...] mais se révélerait inutile ; quant à un traitement ambulatoire, on doute qu'il puisse éviter de graves difficultés à ce jeune au cours du délai prescrit" (1). Voilà un exemple qui situe Finchden, notamment après Guildables, comme exutoire aux "cas" extrêmes et, ce faisant, reconnaît l'action rééducative de G. Lyward au moins pour la convenance des instances officielles qui se désintéressent de son contenu.

Les personnels soignants ont tôt fait d'insérer divers comportements dans des catégories nosographiques toutes prêtes telles que schizophrénie, manie-dépressive, psychopathe, hystérique et persécuté (2).

#### d – l'adolescent et la justice

Il arrive que des adolescents reçus à Finchden aient eu précédemment affaire à la Justice pour des motifs aussi banals que le vol à l'étalage, le cambriolage, l'exhibitionnisme (3) et autres actes délictueux. Certains, en effet, avaient adopté des modes d'action nuisibles à la société et "dangereux pour eux-mêmes" selon la formule officiellement consacrée. Michael Burn nous fournit un échantillon de comportements : "... des dizaines avaient fugué. Certains étaient appelés "attardés" et inaptes à réussir des examens [...]. Plusieurs étaient décrits comme des psychopathes. [...] l'un d'eux avait mis le feu à des églises. Un autre fut étiqueté comme "cas le plus complet de sadisme diabolique jamais connu" (4).

Cependant, il serait "erroné de croire que Finchden – ou Guildables, à l'origine – s'assigne le but de rééduquer de jeunes délinquants" , écrit John Lyward (5).

(1) BURN (M.) op. cit., p.13

(2) BURN (M.) Ibid., p.17-p.25, p.272-p.273

(3) BURN (M.) Ibid., p.273

(4) BURN (M.) Ibid., p.17

(5) Lettre de J. Lyward à l'auteur, 10 septembre 1973

Et de poursuivre : "... il est bon de préciser que la majeure partie des garçons ne sont pas placés là à la suite d'une comparution devant un tribunal" (1).

Lorsque cela se produit, George Lyward possède matière à comparaison entre le fonctionnement de Finchden et celui d'une société qui se protège. L'exemple suivant est éloquent et constitue un modèle général : "Si le garçon était issu d'une famille pauvre et avait été jugé par un tribunal de police, son "dossier" le suivait, ou bien oralement exprimé par le Probation Officer qui l'accompagnait, ou bien dactylographié selon les modalités officielles, avec des détails sur son hérédité, sa vie en famille, ou sa carence familiale, son origine sociale et son éducation" (2).

## 2) Approche individuelle : un autre regard

Les adolescents confiés à George Lyward, quelle que soit l'étiquette apposée, se trouvent "revus" par l'éducateur d'un point de vue indépendant du mode social tel que nous venons de l'exposer.

Nous savons qu'à l'école de Wandsworth Common, il a pris conscience d'avoir soudain des personnes en face de lui et non plus des élèves, approche globale qui se substitue à l'abord partiel.

G. Lyward ne s'intéresse pas aux considérations officielles, de quelque organisme que ce soit : un jeune lui est confié et dès cet instant il l'accueille sous son toit avec l'hospitalité qui le caractérise, et la compréhension qui l'anime.

Dans un article de juin 1938, G. Lyward s'adresse aux parents et aux enseignants qu'il invite à s'interroger sur les adolescents dont ils ont la charge : "Etes-vous parent ou

professeur d'un jeune de treize à dix-huit ans ? Si oui, vous demandez-vous jamais :

(1) Lettre de John Lyward à l'auteur, 10 septembre 1973

(2) BURN (M.), *op. cit.*, p.13

"Combien de fois aujourd'hui s'est-il (ou elle) senti douloureusement rabougri ou culpabilisé ou effrayé ?" (1).

Il explique combien l'adolescence est une période trouble, sujette à conflits et à des souffrances intérieures si souvent inconnues ou oubliées des adultes ; combien est forte l'émotion lorsque des parents découvrent que leurs fils et filles ne sont plus des enfants, ou bien lorsque des professeurs s'aperçoivent d'une brusque différence des rapports à l'élève (2). Il rappelle le malaise qu'implique une éducation stricte et rigide à l'égard de "jeunes personnes" (3) que séduisent les idéaux, que troublent les modifications physiologiques (4), qu'inquiètent le sexe et la morale (5) autant que la confiance de leurs parents auxquels l'éducateur demande compréhension et coopération pour ces jeunes de treize à dix-huit ans. Il conclut avec bonhomie : "On dirait, n'est-ce-pas, que la meilleure chose à faire est d'atténuer les sentiments de faiblesse, de culpabilité et de crainte" (6).

La famille, l'école, la médecine et la justice considèrent l'adolescent en regard de valeurs morales propres à chacune de ces façons d'être dans le tissu social, et classent les comportements par catégories y relatives. Nous avons vu comment les divers modes de compréhension s'expriment et se complètent ou se renforcent qui aboutissent à un étiquetage progressif d'une frange "inadaptée", notamment à l'enseignement car celui-ci souligne les décalages par rapport aux étapes de l'instruction.



- (1) LYWARD (G.A.), "What Is The Truth About The Young Person ?", p.64
- (2) LYWARD (G.A.), Ibid., p.64
- (3) LYWARD (G.A.), Ibid., p.64
- (4) LYWARD (G.A.), "Stay For An Answer", p.102
- (5) LYWARD (G.A.), Ibid., p.105
- (6) LYWARD (G.A.), "What Is The Truth About The Young Person ?", p.65

A Guildables et à Finchden, les jeunes gens sont considérés comme des "inadaptés émotionnels" (1) et, si cela les conduit à accomplir des actes délictueux, il s'agit d'actes consécutifs à une révolte contre le milieu social, initialement la cellule familiale. Cette révolte traduit un trouble intérieur agi sous forme d'un passage à l'acte qui prend valeur de symptôme.

Le milieu familial n'est pas le seul élément perturbateur dans la construction – ou l'élévation – du petit d'Homme : le tissu social joue un rôle éducateur appréciable, par l'école, la religion et quantité de variables. C'est pourquoi son opposition, parfois violente et désespérée, au sein de la société, représente la restitution de ce dont elle fut nourrie. En ce qui concerne l'éducation par le milieu, Paul Valéry exprime ses inquiétudes lucides dans ses Propos sur l'Intelligence :

"L'éducation ne se borne pas à l'enfance et à l'adolescence. L'enseignement ne se limite pas à l'école. Toute la vie, notre milieu est notre éducateur, et un éducateur à la fois sévère et dangereux. Sévère, car les fautes ici se paient plus sérieusement que dans les collèges, et dangereux, car nous n'avons guère conscience de cette action éducatrice, bonne ou mauvaise, du milieu et de nos semblables. Nous apprenons quelque chose à chaque instant ; mais ces leçons immédiates sont en général insensibles. Nous sommes faits, pour une grande part, de tous les événements qui ont eu prise sur nous ; mais nous n'en distinguons pas les effets qui s'accumulent et se combinent en nous" (2).

La combinaison de tous éléments agit de manière consciente et inconsciente. Les adolescents, dont la sensibilité aiguë et l'adhésion à des idéaux accentuent l'intuition des falsifications sociales et humaines, peuvent éprouver une insécurité intérieure et commettre des actions violentes.

(1) Lettre de John Lyward à l'auteur, 10 septembre 1973

(2) VALÉRY (P.), Propos sur l'Intelligence, Essais Quasi-Politiques, p.39 (p.1080-1081)

Conférence – 16 janvier 1935

Monsieur Lyward nuance ce point de vue : un adolescent perturbé dans la construction de sa personnalité n'adopte pas nécessairement des comportements délinquants tant il est vrai qu'une souffrance assume des expressions aussi diverses qu'il existe de personnes en "mal à être" ; souffrance mais aussi plaisir à se construire sur un fonds de mouvance, d'attitudes mitigées de l'enfance et des débuts de l'âge adulte (1).

G. Lyward reçoit ainsi des jeunes affectés de troubles variés qui s'originent d'une construction défectueuse, d'accidents de parcours. Cela les empêche d'agir de manière créative et d'établir des relations sociales heureuses dépourvues du désir d'auto – ou d'hétérodestruction.

Brimés et humiliés dans les profondeurs de leur être, moulés dans des étiquettes immuables, affligés de désespoirs et de haines farouches, tous ces jeunes gens ont un point commun, résumé par G. Lyward : ils ont été dépossédés – par un adulte – de quelque chose que, au moment du vol, ils ont éprouvé comme étant une partie d'eux-mêmes (2). L'éducateur reprend l'idée qu'il a exprimée dans un autre article concernant la "protection de l'individualité" : "De nombreux adultes ont le sentiment que leurs enfants ne doivent pas avoir d'intimité (privacy), que

tout ce qu'ils font, toute leur correspondance et même leurs pensées doivent être l'objet de contrôles" (3).

Ainsi "revus" par George Lyward, qui se démarque de toute étiquette, les "mal aimés" se voient offrir l'hospitalité et un lieu de répit par une personne qui ressent leurs meurtrissures secrètes, et respecte leur diversité indépendamment de toute référence aux normes de la morale en vigueur.

- (1) LYWARD (G.A.), "What Is The Truth About The Young Person ?", p.64-65
- (2) LYWARD (G.A.), "Farewell To Herod", p.74 (souligné par G.A. Lyward)
- (3) LYWARD (G.A.), "Stubbornness", p.62

– "But what do they do all day ?"

– "I don't know what we do, but it's

a fine place to be in".

A boy from Finchden.

**DEUXIEME PARTIE :**

**LES EXPERIENCES DE GUILDABLES ET DE FINCHDEN MANOR**

---

## LES EXPERIENCES DE GUILDABLES ET DE FINCHDEN MANOR

### I – Guildables (1930–1935)

#### 1) Origines

A la demande d'un médecin ami, le Docteur Crichton-Miller, G.A. Lyward accepte "d'aider quelques-uns de ses jeunes patients" (1). Il y réussit pleinement et s'en trouve conforté dans ses intuitions sur l'éducation que nous avons évoquées lors de sa révolution intérieure.

A cette confirmation s'ajoute le soutien de membres du Corps médical, ce qui l'encourage à suivre cette voie.

George est très sollicité, au point de créer une petite communauté thérapeutique dans la ferme d'un ancien patient du Docteur Rees (2), ami et collègue du Docteur Crichton-Miller.

Après sa démission de l'Enseignement, G. Lyward a toute latitude pour gérer son temps et organiser ses activités.

En 1930, il part à Edenbridge, village du Kent, à la limite du Surrey, dans la ferme indiquée et connue sous le nom "the Guildables" (3).

#### 2) Buts

Dans une lettre écrite au début de 1931, il effectue une brève synthèse d'objectifs qu'il s'était fixés alors qu'il était encore enseignant et qu'il applique à la ferme de Guildables :

"Ce lieu résulte de ma détermination, alors que j'étais professeur d'une classe de Troisième en Public School, de ce qu'on devrait donner, à ces jeunes garçons expulsés pour délinquance ou maladie mentale avérée, une chance de recouvrer leur équilibre, au lieu de les laisser à la merci de leurs conflits intérieurs et de leurs compulsions. J'ai

étudié particulièrement plusieurs problèmes spécifiques de l'écolier, et le travail effectué

(1) TOPLIS (G.), The New Era, p.63

(2) PRICKETT (J.), Ibid., p.53

(3) TOPLIS (G.), Ibid., p.63

ici m'a plus que justifié dans mes affirmations, à savoir que le garçon qui fut généralement laissé "se ramollir" (to go to seed) pouvait, avec l'aide adéquate et au moment critique, se rendre très utile et devenir un membre heureux de la société" (1).

Monsieur Lyward se propose de "donner une chance" aux "marginiaux de l'Ecole", c'est-à-dire de les aider à se ré-ajuster à eux-mêmes, à retrouver les sources et l'expression de leur créativité par l'attention qu'il leur porte et l'instauration d'une qualité relationnelle profondément constructive.

Son but consiste, en premier lieu, à appliquer ses quelques options pédagogiques, celles-là mêmes qui procèdent d'observations fondées sur un solide bon sens et de confrontations entre théorie et praxis.

### 3) Organisation et activités

"The Guildables" est une grande ferme du XVIIIe siècle, à vocation traditionnelle : élevage et culture. Située près de la rivière Kent qu'enjambe un pont étroit (2), son étendue et son relatif isolement en font un lieu idéal pour l'expérience de rééducation qu'entreprend George Lyward. Il a alors trente-six ans.

La vie à la ferme est étroitement liée à sa fonction économique et, ce faisant, implique des contraintes que chacun fait siennes ; contraintes mais joies aussi : celle notamment de se retrouver en pionniers d'une conquête originale qui est soi.

L'activité de base consiste à subvenir aux besoins de la petite communauté dont la vie est en outre complétée par des distractions de tous ordres qu'autorisent des moyens de fortune améliorés par l'imagination des résidents.

Certes, le travail agricole a ses exigences, singulièrement le bon suivi des cultures et de l'élevage, mais chacun se partage judicieusement les tâches de sorte à se donner des

- (1) BURN (M.), op. cit., p.122  
(2) TOPLIS (G.), op. cit., p.63

moments de liberté.

Ils ne sont pas astreints, ils s'obligent eux-mêmes en accord avec leur conscience de constituer un groupe où chaque élément assume des rôles interchangeables.

La vie communautaire à Guildables impose des points de repères souples et élémentaires : "Les personnes se mettaient au lit dans les premières heures de la soirée, et le breakfast était à disposition en principe jusqu'à midi environ, mais pas au-delà" (1).

Les occupations sont nombreuses, en particulier les activités théâtrales : "les pièces de théâtre à Guildables étaient le fait d'amateurs à l'extrême dans la mesure où il n'y avait pas de grande salle dévolue à cet effet. La première représentation en 1932 se déroula dans une petite pièce ayant une scène aux dimensions minuscules à en faire rire. Cependant, on peut dire à cette occasion que la participation des spectateurs – c'est-à-dire une poignée de visiteurs de qualité tels que le Docteur Crichton-Miller et le Docteur Graham Howe – fut de fort bonne qualité" (2).

#### 4) Réflexions

Par sa position isolée et son caractère très peu institué, Guildables favorise les réflexions que monsieur Lyward a faites en partie et les approfondit.

L'expérience commence avec "des personnes des deux sexes âgées de seize à vingt-deux ans" (3) qui posent des problèmes d'ordre médical et causent des soucis à leurs familles. Ils constituent la frange des mal aimés qui éprouvent un "mal-aise" (dis-ease) (4) selon la formule de G. Lyward.

Le Docteur Crichton-Miller et l'Éducateur s'interrogent à cet égard : l'un en tant que

- (1) TOPLIS (G.) "A Royal Course", The New Era, p.66
- (2) TOPLIS (G.) "A ROYAL Course", The New Era, p.65
- (3) LYWARD (J.) Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982
- (4) LYWARD (G.A.) "Stubbornness", Home And School, p.59

médecin qui les soigne et l'autre en tant que professeur qui les instruit, cela peu avant Guildables. L'observation commune est la suivante : pourquoi ces jeunes gens, dont l'intelligence est fort élevée, échouent-ils ou n'obtiennent-ils que de très faibles résultats scolaires ?

Guildables entérine la question et G. Lyward tente d'y apporter une réponse. Dans une lettre datée de 1931, il consigne : "Tous sont des cas où le développement de l'affectivité est bloqué" (1).

Le Docteur Crichton-Miller fait confiance à monsieur Lyward dont la vie d'enseignant, à savoir quinze années d'expérience avec des jeunes, et son acquis en Psychologie, représentent une forte chance de réussite et constituent une forme de garantie pour les familles.

Dans une lettre de 1931, G. Lyward remarque "qu'au bout d'un temps variable, les adolescents commencent à accepter leurs difficultés" (2), et il découvre, avec évidence, la notion de rythme personnel lié au temps.



De plus, en ce qui le concerne intimement, Guildables affermit ses ruptures : l'une en 1920 après le retrait de son engagement religieux, l'autre en 1928 après sa démission de l'Enseignement. Ce lieu signifie le rejet des dogmes et, en général, des valeurs instituées. Il choisit de se consacrer aux déshérités affectifs et scolaires et, dans une confiance à monsieur John Prickett, faite ultérieurement, il considère l'Eglise comme "d'aucun secours dans son cadre conventionnel et organisé" (3).

La demande de séjour à Guildables augmente rapidement et l'effectif passe de deux personnes en 1931 à vingt résidents en 1935 (4).

(1) BURN (M.) op. cit., p.122

(2) BURN (M.) Ibid., p.122

(3) PRICKETT (J.) "A Memorial Address", The New Era, p.53

(4) BURN (M.) op. cit., p.123

L'expérience de Guildables est une réussite qui assoit solidement l'enthousiasme de monsieur Lyward et qui le détermine à poursuivre son action identifiée à une mission éducative.

La communauté s'agrandit et, fort de plus de quatre années concluantes, il décide de chercher de nouveaux locaux.

C'est ainsi que le Manoir de Finchden est une suite à Guildables.

## II – Finchden Manor (1935–1973)

### 1) Présentation

Monsieur Lyward, qui s'est marié entre temps, visite Finchden Manor, en compagnie de sa femme, un jour de l'été 1935. Ils prennent la décision de l'acquérir.

Le prix de vente s'élève à trois mille Livres (1), exigence modeste en raison de l'état délabré où il se trouve. Cette somme est cependant élevée pour les acquéreurs que les très faibles prix de pension de Guildables n'ont pas enrichis (2). C'est pourquoi l'achat s'effectue sur hypothèque (3).

Le très mauvais état du manoir impose une restauration coûteuse, mais la dépense est tempérée par la contribution bénévole des membres de la communauté qui s'appliquent, avant tout, à le rendre vivable par l'aménagement d'un confort élémentaire. Suit une importante réfection de l'ensemble : chacun se met à l'ouvrage avec ardeur et avec le sentiment de se construire un lieu de vie. Cette entreprise exige des années d'efforts, mais aussi d'enthousiasme, passées dans un esprit neuf et dans l'impatience d'aboutir à l'image souhaitée : un havre de paix à dimensions humaines.

Le manoir se situe dans le Kent, à quatre-vingt kilomètres environ au sud-est de

(1) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(2) LYWARD (J.), Ibid.

(3) LYWARD (J.), Ibid.

Londres et à quatre kilomètres de Tenterden sur la route menant à Appledore.

Bourgade riche de son passé historique, Tenterden compte actuellement six mille habitants ; elle jouit autant de ses petites entreprises traditionnelles que du tourisme. Empreinte d'un charme reposant, elle est surnommée le "Joyau du Weald". Cette réputation de prospérité et de beauté remonte à une période féconde en événements historiques dont le plus important en est l'intégration de Tenterden à la Confédération des Cinq Ports de Rye, sous Henry VI qui lui remet sa Charte d'obligations et privilèges.

Fière de son économie et de ce lien glorieux à l'Histoire de son pays, Tenterden témoigne de son passé par son architecture. Ainsi de splendides et pittoresques maisons, jalons parfaitement conservés dont les styles sollicitent notre regard qui embrasse quatre siècles d'un seul pinceau.

Le manoir de Finchden, construction mixte dont la partie la plus ancienne remonte à Jacques Ier Stuart et la plus récente aux réfections de 1935, s'intègre à ces joyaux qui font la fierté de Tenterden.

Construit en plusieurs unités architecturales, ce vaste manoir, comme posé sur le gazon du parc, étonne par un style d'une grande finesse fondant les contraintes techniques en une sorte de fantaisie mesurée. Ses grandes cheminées contrastent avec l'aspect intime de petites fenêtres à vitraux pastel, jaune pâle et vert eau qui diffusent la lumière telle une palette d'artiste-peintre.

Son parc propre et entretenu avec le soin qu'induit l'amour du "gardening" tout britannique, ses pelouses d'un vert lumineux et uni, ses bosquets et arbustes de fraîcheur imprégnée, ses massifs de fleurs judicieusement disposés de sorte à créer un jeu contrasté de couleurs, ses arbres séculaires qui commandent admiration et respect, subtil agencement qui affecte Finchden d'une personnalité et envahit le visiteur d'une impression de sérénité, de re-création et de répit.

Cependant, nul doute qu'à l'époque de George Lyward, cet agencement n'atteignait pas une organisation esthétique, qui relève d'un choix unique, mais présentait une beauté farouche qui reflétait le fonctionnement intense d'un lieu de vie libre de conceptions contraignantes.

## 2) Difficultés en temps de guerre

La communauté de Finchden connaît de graves difficultés au cours de l'été 1940 et en est sérieusement démantelée.

Après la chute de la France face à l'Allemagne nazie, et la signature de l'Armistice en juin 1940, l'Angleterre décide de résister à l'ennemi.

Dans l'optique de la "Bataille d'Angleterre", Hitler met au point l'Opération Seelöwe dont le but est d'anéantir la Royal Air Force, puis d'engager à brève échéance le débarquement d'un Corps Expéditionnaire sur le sol anglais. Le champ de l'offensive préliminaire, d'août à septembre, embrasse le sud de l'Angleterre c'est-à-dire le Sussex, le Kent et le Surrey avec bombardements intensifs des grandes villes.

L'offensive est ordonnée le 10 août mais se solde par un échec, à la fin de septembre, face à l'excellence de l'Aviation britannique et à la mise au point du radar. Echec relatif car la population anglaise subit de lourdes pertes, et le pillonnage de villes situées sur la ligne Douvres-Londres-Coventry est très destructeur.

Dès le début, les populations se protègent dans des abris de fortune, puis commence un exode spontané et partiel vers l'Ouest et le Nord-Ouest.

Finchden Manor se trouve – dans le champ de l'Opération Seelöwe – précisément sur la ligne des bombardements. Au début des offensives, les résidents du manoir s'abritent "dans une cave solidement renforcée" (1), mais cela ne peut se prolonger sans risques.

La communauté est affectée par l'appel immédiat, sous les Drapeaux, de neuf éducateurs et huit domestiques (2). De plus, "presque tous les garçons sont renvoyés dans leurs familles pour une quinzaine de jours" mais cette durée est dépassée par le prolongement des hostilités (3).

Enfin "l'Armée accentue ce démantèlement en réquisitionnant le Centre après un délai de trois heures donné aux membres de Finchden pour son évacuation" (4).

Réquisition du Manoir et démantèlement de la communauté préfigurent le risque d'une fermeture définitive. Elle n'a cependant pas lieu grâce à la détermination de G. Lyward, au soutien des jeunes, des parents et de personnes éminentes.

**Pour plus de sécurité, le groupe très réduit doit émigrer à Hereford, avec force dettes et un petit capital, dans le Comté de Herefordshire et Worcester où ils restent une année, puis dans un château situé sur les Marches galloises (5).**

**Cet exil temporaire n'empêche pas monsieur Lyward de poursuivre son action**

**(1) BURN (M.), op. cit., p.123**

**(2) BURN (M.), op. cit., p.123**

**(3) BURN (M.), Ibid., p.123**

**(4) BURN (M.), Ibid., p.123**

**(5) BURN (M.), Ibid., p.123**

**éducative, tout restreint que soit le groupe et en dépit de difficultés multiples.**

**De retour à Finchden Manor après un an et demi d'absence, il faut se remettre à l'ouvrage pour réparer les dommages occasionnés par l'Armée et par la végétation qui a repris ses droits.**

**Restauré de longue haleine dès son achat en 1935, le manoir voit le travail reprendre en 1941 dans un sentiment de tristesse initiale cédant vite le pas à l'espoir et au plaisir des retrouvailles. Chacun déploie des trésors d'énergie au service du but commun : restauration et restitution de son âme à Finchden.**

**George Lyward poursuit la rééducation des adolescents dont la joie et l'enthousiasme recréent l'atmosphère bénéfique précédant les tragiques événements de l'été 1940.**

**Nul doute que cette difficile épreuve a engendré une solidarité organique, un rapprochement constructif que révèlent les situations critiques, et accentué le sentiment d'appartenir à une même communauté.**

### **3) Eléments de la vie à Finchden**

La vie des jeunes de Finchden est gouvernée par une liberté qui étonne et dérouté de nombreux visiteurs habitués à une organisation des activités. Le terme "liberté", dans l'acception donnée par G. Lyward, recouvre un sens que ce dernier définit comme réponse aux besoins de l'enfant (1), définition précisée de la façon suivante : "Et ce dont il a le plus besoin c'est de se sentir en sécurité, pas trop apeuré ou angoissé ou encore humilié, capable de vivre de manière créative, et d'éprouver de la joie à ses propres réalisations" (2).

(1) LYWARD (G.), "Farewell To Herod", p.72

(2) LYWARD (G.), Ibid. p.72

Cette liberté consiste à favoriser l'expression des richesses individuelles en un lieu où l'acceptation de chacun par la communauté est une règle d'or.

#### a – Règles de vie en communauté

Si l'atmosphère de Finchden Manor invite ses résidents à s'exprimer selon des modes très diversifiés, il serait erroné de croire que la liberté ainsi conçue s'apparente à l'anarchie ou, plus simplement, au laisser-faire. Monsieur Lyward est l'ennemi de cette dernière forme d'éducation chère à certaines écoles, et "sa colère s'abattait sur les visiteurs qui faisaient une telle confusion" (1).

Des règles élémentaires existent à Finchden : elles sont des points de repère essentiels à toute vie communautaire, bases d'une organisation minimale et d'une ponctuation du temps.

Les horaires fixes sont imposés pour "les repas que les enfants servent et font eux-mêmes, et pour le coucher" (2) ; c'étaient déjà les seules limites en vigueur à Guildables.

Rappelons cependant que la fonction économique de la ferme exigeait un travail productif, auquel participaient les jeunes gens, dont la récurrence créait des repères temporels vécus comme nécessités vitales. L'ensemble constituait une cohésion productive parallèle à une liberté née du caractère interchangeable des rôles.

Nous ne saurions négliger les codes implicites de conduite que représentent les éducateurs et G. Lyward, limites rassurantes qui relèvent de rapports communautaires propres au non-dit.

#### b – Les activités

Nombreuses et très variées, elles occupent les adolescents du matin au soir, interrompues seulement par le repas du midi.

(1) PRICKETT (J.), "A Memorial Address", The New Era, p.58

(2) BURN (M.), op. cit., p.9

Elles expriment leur créativité dans la plus complète liberté et sont une occasion "d'agir leur agressivité" (1). Ils y retrouvent aussi la possibilité d'utiliser leurs mains en compensation aux sollicitations excessives de leur intelligence exercées par les exigences de l'enseignement ; le terme "paumé", dont madame Françoise Dolto nous rappelle la définition, leur correspond parfaitement : "Paumé veut dire n'avoir plus de doigts, donc plus de mains industrieuses, plus de corps adroit et agile" (2).

Par le travail manuel ils redécouvrent les sources multiples des créations artistiques, une habileté constructive et une ingéniosité perdues, autant qu'un moyen ludique et valorisant.

L'absence de planification à Finchden leur permet de s'occuper en accord avec leur rythme intérieur et la durée psychologique qui leur est personnelle.

Les divers ateliers voient les adolescents accaparés des heures durant : la menuiserie, la mécanique, la poterie, la peinture, la musique (3). D'autres passent leur temps à pêcher ou à se baigner dans l'étang du manoir ; d'autres encore se réunissent pour échanger des idées, parler de leurs difficultés à vivre ou de projets de distractions, de sorties à Tenterden ou dans la campagne environnante.

L'entretien du manoir demande aussi du temps et des responsabilités selon les possibilités de chacun : il s'agit, par exemple, de faire le ménage, les commissions, de préparer les repas pour environ cinquante à soixante personnes, travaux d'intérieur assurés par les résidents (4).

Les distractions, sous forme de pièces de théâtre, de pantomimes, de fêtes, de "bals auxquels les garçons invitent des amies de villages voisins" (5) transforment Finchden en ruche où l'imagination et l'esprit d'organisation se manifestent avec une

(1) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(2) OUTY (F.) et PAIN (J.), Chronique de l'école-caserne, p.395-396

(3) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(4) ROBERTS (S.), "Glimpses Into The Community", The New Era, p.72

(5) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

rare intensité.

Ce sont, selon Sallie Roberts, les moments "les plus passionnants", "représentations théâtrales décidées à l'impromptu" au cours desquelles "d'excellents acteurs-nés et de très bons musiciens" (1) dévoilent leurs talents.

Au cours d'une répétition théâtrale, une discussion éclate parfois entre deux ou plusieurs jeunes qui ne sont pas d'accord sur le déroulement de la pièce. C'est alors qu'intervient monsieur Lyward : "il arrête les acteurs et leur demande s'ils préfèrent que la pièce soit jouée en un ou plusieurs endroits. Cette intervention attire d'autres



jeunes et il leur explique brièvement la règle des trois unités dans la tragédie classique" (2).

Spontanément, il arrive que George Lyward – ou une autre personne – soit le sujet d'un mime mettant en présence un adolescent et l'Éducateur :

G.A. Lyward : Et que peut-on faire pour toi, mon garçon ?

un garçon : S'il vous plaît ... je voudrais venir à Finchden.

G.A.L. : Mais que t'arrive-t-il donc mon garçon ?

u.g. : Je suis atteint de schizophrénie (il éclate en sanglots).

G.A.L. : Allons, du calme mon gars (il lui tapote la tête). Tu viendras avec nous.

u.g. : Oh ! merci monsieur. Que dois-je apporter ?

G.A.L. : Apporter ? Mais rien du tout.

u.g. : Vraiment ?

G.A.L. : Eh! bien, ah ! oui, apporte une brosse à dents. Et, ah ! si tu en as un, apporte aussi un rêve (3).

(1) ROBERTS (S.) "Glimpses Into The Community", op. cit., p.72

(2) BURN (M.) op. cit., p.118

(3) BURN (M.) op. cit., p.116

Ce sketch montre combien les adolescents, étiquetés au départ, prennent du recul à l'égard des diagnostics médicaux ou des opinions sociales, récupèrent les termes techniques sous l'angle de la plaisanterie et de la dérision, amorçant ainsi une désaliénation à leur propre regard.

Cependant, cela ne peut se produire que dans une atmosphère de confiance, "un milieu sécurisant" où "la détente et la rééducation peuvent s'appliquer à ceux qui

ont tiré les volets sur eux-mêmes ou sur l'impitoyable société" (1).

George Lyward considère les loisirs et les jeux comme d'une extrême importance pour les adolescents qui oscillent dans une recherche et une interrogation passionnantes inhérentes à leur développement (2).

#### 4) Rééducation

##### a – deux conceptions opposées

La rencontre de Michael Burn et de George Lyward nous instruit sur le décalage entre une conception généralement admise et une optique radicalement différente de la rééducation.

M. Burn, qui se déclare modestement "ignorant en matière d'éducation et de psychiatrie" demande, dans l'introduction de son livre, l'indulgence des spécialistes (3).

Piqué de curiosité pour les méthodes employées par G. Lyward, il interroge l'Éducateur de façon précise en l'attente de réponses non moins précises :

M. Burn : "Quel est le programme" scolaire ?

G. Lyward : "Il n'y en a pas".

(1) LYWARD (G.A.) "Introducing The Committee Of The Editorial Board Of Home and School", Home And School, p.186

(2) LYWARD (G.A.) "Stay For An Answer", Home And School, p.106

(3) BURN (M.) op. cit., sans pagination

M.B. : "Mais pouvez-vous me dire ce que font les garçons en ce moment même ?"

G.L. : "J'en ai une vague idée. Je peux vous dire que trois sont à Londres. Deux d'entre eux, voyez, jouent au croquet. L'un d'eux vient juste

d'avoir vingt Livres pour débiter un élevage de perruches. Un autre projette de construire un télescope, mais n'aura pas un sou qu'il n'en ait vraiment montré l'intention ferme. Et un autre a fait une fugue" (1).

M.B. : "Combien la guérison prend-elle ?"

G.L. : "Je ne le sais pas. Et qui pourrait le savoir ? parfois j'en ai une idée, mais vraiment je ne le sais pas, et je ne peux qu'être réservé" (2).

Dans sa dernière réponse, monsieur Lyward souligne le fait qu'il ne sait pas.

Cette confrontation est un révélateur. En effet, Michael Burn, par le contenu de ses questions, introduit les idées suivantes : nécessité d'un programme, planification des occupations, encadrement des enfants. De manière générale, il affirme l'instauration d'une structure rééducative, cependant que G. Lyward infirme ces inutiles constructions. L'un parle en termes de savoir, l'autre de non-savoir, car le premier traduit l'opinion d'une société conformiste tandis que le second fait part de conceptions fondées sur vingt-six ans d'expériences pédagogiques.

Ainsi, questionneur et questionné ne parlent pas le même langage : autant M. Burn, produit de son milieu, fonde la rééducation sur l'administration du temps et de l'espace,

(1) BURN (M.) op. cit., p.5

(2) BURN (M.) op. cit., p.7

autant G. Lyward la fonde sur le "carpe diem" de ce même temps et de ce même espace.

b – Le "centre" de Finchden

La conception éducative appliquée à Finchden Manor est le fait d'un homme qui en est le fondateur et le thérapeute. Il apparaît logique que monsieur Lyward soit le centre autour duquel gravite tout un ensemble pédagogique.

"The Chief " est le surnom de G. Lyward comme le rappellent les visiteurs ou les éducateurs tels que David Dunhill (1), John Prickett (2), Gordon Toplis (3), Sallie Roberts (4) et John Lyward (5), avec tendresse, admiration et respect.

Sallie Roberts résume les dénominations en cours à Finchden : "Les garçons ont toujours été connus comme "la maisonnée" ; l'équipe éducative sont appelés leurs prénoms ou des surnoms. Monsieur Lyward était connu par beaucoup, beaucoup de gens – parents, enseignants, étudiants et patients – sous le nom de The Chief " (6).

Fondateur, G. Lyward est aussi surnommé "le Centre" (the Centre), mais ces appellations ne recouvrent pas le sens de l'exercice solitaire d'un pouvoir, ce que John Prickett explique : "A Finchden il était le centre autour de qui tout tournait ; cependant il savait qu'il n'était pas le seul Centre et que son rôle (tout en acceptant temporairement de l'être) était de viser au-delà de lui-même en direction du mystère qui était le Centre Tranquille de la roue représentant l'univers mouvant dans toute sa diversité" (7).

(1) DUNHILL (D.) "Introduction to Finchden", The New Era, p.50

(2) PRICKETT (J.) "A Memorial Address", The New Era, p.58

(3) TOPLIS (G.) "A Royal Course", The New Era, p.65

(4) ROBERTS (S.) "Glimpses into the Community", The New Era, p.72

(5) LYWARD (J.) Interview par l'auteur, le 1<sup>er</sup> août 1982

(6) ROBERTS (S.) op. cit., p.72

(7) PRICKETT (J.) op. cit., p.53

Comprenons le mot "roue" comme le "gouvernail" (1) d'un navire que chacun peut manier tout en se référant à l'Éducateur.

### c – L'équipe éducative : un point de repère

Les éducateurs connaissent la philosophie de la vie qu'exprime G. Lyward quotidiennement, par l'action, et accessoirement par la parole.

Il est celui que l'on consulte et auquel on se réfère. Cela n'exclut pas l'initiative, et les éducateurs disposent d'une vaste marge d'action, sorte de territoire où ils expriment leur originalité qui est une intuition singulière de tous les instants.

Certes, "ils ne peuvent dépasser des limites" (2) qu'ils connaissent en ce qui concerne leur fonction. Ces limites sont posées par monsieur Lyward car les enfants envoyés à Finchden sont placés sous l'entière responsabilité du thérapeute : "Ce sont ses malades avant tout" (3).

Ces limites nécessaires n'empêchent pas les éducateurs de jouer un rôle essentiel : ils constituent un prolongement actif et complémentaire de la pensée pédagogique d'un homme qu'ils admirent profondément et qui les encourage par l'exemple.

Ce sont souvent des "anciens" de Finchden qui ont donc reçu une aide de monsieur Lyward ; ils sont ainsi instruits de la manière éducative dont ils ont eux-mêmes bénéficié.

Beaucoup d'entre eux, au long des quarante années – à Guildables ou à Finchden – sont des bénévoles, éducateurs stagiaires qui, en échange d'une formation, acceptent d'être au pair et de recevoir un maigre salaire. George Lyward "a toujours compté sur la bonne volonté de l'équipe éducative" (4).

(1) Lettre de J. Lyward à l'auteur, 10 septembre 1973

(2) LYWARD (J.) Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(3) LYWARD (J.) Ibid.

(4) LYWARD (J.) Ibid.

Cela revient à dire que Finchden ne peut vivre que par le bénévolat. Il faut introduire ici une donnée de civilisation : en Grande-Bretagne, le bénévolat est une "institution", différence essentielle avec la France.

D'autre part, l'intérêt de cette forme de travail réside dans la mobilité qu'elle implique et a un avantage appréciable afférent qui s'apparente à un aspect de l'expérience de Bonneuil-sur-Marne ; à ce propos, Maud Mannoni explique : "Ce serait la mort de Bonneuil, si nous n'avions pas ce va-et-vient continu d'éléments étrangers. C'est le remue-ménage provoqué par les gens de l'extérieur qui entretient "la vie" (1).

Les éducateurs de Finchden ne sont pas des spécialistes de la rééducation dont la formation serait confirmée par un diplôme ; s'ils possèdent des diplômes, ceux-ci concernent des domaines qui sont, pour la plupart, étrangers à la rééducation.

Ce qui caractérise l'équipe éducative ce sont leurs qualités relationnelles, la variété de leurs connaissances, pratiques et intellectuelles, leur disponibilité de tout instant et leur renouvellement relatif. Pour exemples : M. Burn y séjourne à partir de 1954 et y revient plusieurs fois ; J. Prickett s'installe à Finchden de 1960 à 1967 (2) ; Sallie Roberts est assistante de Recherche auprès de G. Lyward de 1968 à 1970 (3).

Les adolescents choisissent leur éducateur, option éminemment subjective effectuée par affinités à priori et chargée d'un investissement affectif non négligeable ; ils peuvent aussi en changer en cours de route (4) selon le degré de leur évolution psychologique.

(1) MANNONI (Maud) Education Impossible, p.247-248

(2) The New Era, p.59

(3) The New Era, p.74

(4) LYWARD (J.) Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

Innombrables sont les situations où les éducateurs sont demandés, que ce soit pour un conseil ou bien une confiance ; ce peut être aussi pour réparation d'ordre matériel ou encore pour animer une discussion, être l'arbitre d'un conflit, aider à monter une pièce de théâtre, donner des cours de mathématiques, de littérature, de musique, ou se faire inviter à prendre un verre au village voisin.

De manière générale, en ce qui concerne les activités manuelles, les jeunes de Finchden se débrouillent eux-mêmes dans la mesure de leurs possibilités. Mais lorsqu'un moment critique apparaît, ils suscitent l'aspect thérapeutique de leur éducateur qui, selon l'intuition qu'il en a, ou bien fait face à la situation, ou bien s'en remet à monsieur Lyward (1).

La rééducation implique une adaptation spontanée aux multiples situations, ce qui suppose souplesse, mesure et stabilité de la part de l'équipe éducative, l'erreur pouvant cependant être bénéfique tant il est vrai que la caractéristique des sentiments en est la fluctuation ; bénéfique dès l'instant où l'erreur est honnêtement reconnue comme une signature humaine.

#### d – Rééducation et visiteurs

Elle inclut les visiteurs dans sa fonction. Outre les éléments divers qui la constituent, les parents, amis, stagiaires et autres passagers jouent le rôle de catalyseurs occasionnels faisant émerger des sentiments agréables ou pénibles et créant des réactions accueillantes ou hostiles.

Ces visiteurs tels que "étudiants, travailleurs sociaux, médecins, sont nécessaires à la

(1) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

propagation d'un message à l'extérieur" (1), en l'occurrence la vérité relative à Finchden Manor.

Les visiteurs occasionnels doivent être distingués des éducateurs résidant au manoir.

Ils sont l'objet de curiosité pour adolescents et vice versa. Ces derniers se font souvent un malin plaisir de les recevoir à leur façon, détectant aisément "si ces étrangers ont l'esprit ouvert ou non" (2). S'ensuit rapidement l'acceptation ou le rejet. Monsieur John Lyward (3) rapporte la même anecdote que Michael Burn (4) à propos de Educateur Jones (Jones "le cultivé") : "Il emmena deux des garçons les plus intellectuels, sans en informer M. Lyward, au pub du coin où il les rasa et embêta avec ses opinions sur les complexes et les inhibitions. Sans méfiance, il revint interroger les autres et fut jeté dans l'étang".

Cette histoire, restée dans les mémoires depuis lors, montre combien les jeunes résidents du manoir avaient un recul critique à l'égard d'un savoir qui se pose comme pouvoir, préférant les "rapports créatifs" (5) et chaleureux aux relations froides avec des personnes dont "les cœurs sont bouclés dans les têtes" (6).

A leur insu, les occasionnels – curieux malsains ou bien sincères – font partie du puzzle, rapport rééducatif qui les remet en question et possède une incidence sur les résultats du

(1) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(2) BURN (M.) op. cit., p.96

(3) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(4) BURN (M.) op. cit., p.96-97

(5) LYWARD (J.), Lettre à l'auteur, 10 septembre 1973

(6) LYWARD (G.A.) "Introducing the Committee of the Editorial Board of Home and School", Home And School, p.187



traitement.

### 5) Résultats

Parler de résultats suppose que nous parlions de guérison, et parler de guérison implique l'usage de la nosographie, ce que G. Lyward rejette précisément. De plus, la notion de guérison, en matière de psychologie, est assujettie à l'emploi de catégories de référence qui, pour démarquée qu'elle soit de la psychiatrie, n'en relève pas moins des étiquettes. Cela revient à situer les sujets, d'une manière ou d'une autre, par rapport à un système de valeurs qui joue un rôle de réduction, et par rapport à la maladie qu'il est malaisé de définir.

Nous choisissons donc, afin de ne pas trahir la pensée de George Lyward et quarante années d'engagement pédagogique, de situer le sujet en relation avec lui-même, autrement dit nous considérons le bien-être obtenu par les adolescents et, en conséquence, "l'instauration de relations créatives soit avec des jeunes de leur âge, soit avec le monde des adultes" (1).

Pour G. Lyward, il s'agit "d'aider [ces jeunes gens] à re-sentir les choses de la vie [...] en effritant progressivement les barrières dont ils se sont entourés" (2) et "à amoindrir voire supprimer la souffrance" (3) qui les anime. Ils "peuvent aussi devenir des membres heureux de la société avec une aide appropriée et au moment critique" (4).

Le pourcentage de réinsertion s'élève à 80 (5).

(1) LYWARD (J.), Lettre à l'auteur, 10 septembre 1973

(2) LYWARD (G.A.), "What is the truth about the young person ?", Home And School, p.65

(3) LYWARD (G.A.), Ibid., p.65

(4) BURN (M.) op. cit., p.122

(5) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, le 1<sup>er</sup> août 1982.

Nous citons quelques résultats en nous inspirant largement des données de monsieur Michael Burn (1) :

+ Mervyn Bruce : paresseux, mentalité infantile et accusé de délits sexuels.

→ entre dans la Marine Marchande, est volontaire de réserve, puis est admis dans la Royal Navy.

+ Paul Sinclair : négligent, paresseux et exhibitionniste.

→ réussit un examen difficile, survit à de graves sévices durant sa détention de guerre, puis dirige un secteur gouvernemental.

+ Hamish Congreve : incapable de s'adapter à l'école, parfaitement entêté et soumis à sa mère.

→ mariage heureux et dirige une entreprise prospère.

+ Jeremy Blair : profondément incohérent et délinquant en matière sexuelle, enfant adoptif affligé de difficultés spécifiques.

→ réussit de nombreux examens et devient gérant d'une importante société de constructions navales.

Les exemples de réussites peuvent être multipliés et M. Burn les cite en les développant. ces réussites se réfèrent à des critères sociaux qui, aujourd'hui, nous paraissent un peu désuets. Il s'agit de les replacer dans le contexte de l'époque à laquelle monsieur Burn a séjourné au manoir, à savoir en 1954. La morale sociale, variable historiquement, ferait apparaître nos propres exemples – français ou anglais – comme valables temporairement. ce qui est permanent, cependant, ce sont les valeurs d'insertion sociales telles que celles de la profession, des diplômes et de la famille auxquelles est attachée la notion de considération.

(1) BURN (M.) op. cit., p.270-271-272

En référence à cette valorisation, l'on pourrait objecter à l'équipe de G.A. Lyward d'effectuer une ré-intégration socio-professionnelle des personnes qui lui sont confiées.

L'Éducateur en est conscient comme le déclare John Lyward : "Il prenait des enfants désorientés, mais son droit était-il de les ré-orienter ? c'était aussi son problème" (1).

Madame Maud Mannoni a également essuyé pareille observation et y a répondu de la façon suivante : "certains nous reprochent de l'avoir [un adolescent] récupéré pour le "système" ; à cela, je répondrai que son passage à Bonneuil lui a permis l'accès à une "contestation réussie", là où, "incurable", il serait demeuré figé dans une contestation ratée" (2).

Si l'on analyse cette intégration sociale sous l'angle du bien-être personnel et, de manière générale, du rapport heureux à autrui, la critique ne tient pas ; une réussite ne s'analysant pas en termes de témoin, ou encore de spectateur, mais en termes de vécu intérieur qui est le point de vue de l'acteur : Nul ne peut juger du bien de l'autre.

#### 6) Finchden Manor : l'inconnu et la célébrité

George Lyward entreprend son action éducative bien avant la naissance du Welfare State (l'Etat-Providence) en Grande-Bretagne. Il a la chance d'être encouragé par des médecins au faite des découvertes psychologiques de leur temps, découvertes dont monsieur Lyward bénéficie également.

Son nom apparaît pour la première fois en 1937, dans la revue Home And School qu'il dirige jusqu'en 1950. Il y publie quelques articles, au nombre de sept, qui attirent

(1) LYWARD (J.) Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(2) MANNONI (M.) Education impossible, p.105

**l'attention des lecteurs. Mais il ne continue pas d'écrire ; son dernier article est publié en 1940. Il semble choisir l'inconnu, se déliant de l'écriture rendue publique pour se consacrer à l'action. Pourtant, il écrit beaucoup, en réponse aux parents et à toute personne qui s'enquiert de ses vues pédagogiques. C'est pourquoi son œuvre publique est mince, la majeure partie se trouvant disséminée.**

**Michael Burn le tire de l'inconnu par la publication de son livre en 1956. A partir de cette date, de nombreux visiteurs se rendent à Finchden Manor qui devient une curiosité pédagogique dont chacun souhaite retirer un enseignement (1).**

**Le livre de monsieur Burn, diffusé en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, fait partie du programme d'études des travailleurs sociaux et des étudiants en Sciences Humaines (2).**

**Dès lors, le nombre de visiteurs s'accroît considérablement, et G. Lyward utilise beaucoup de temps à expliquer son mode d'action, temps perdu pour la rééducation (3).**

**Il décide, par la suite, de laisser toute personne libre de s'informer auprès des jeunes, et de lui à l'occasion.**

**Le livre de M. Burn a entraîné une reconnaissance de l'œuvre de monsieur Lyward, et les Autorités officielles s'y intéressent. Néanmoins, la différence des conceptions ne permettent pas l'application des idées de l'Educateur aux institutions de rééducation.**

**Tout au plus peuvent-elles s'en inspirer pour tenter une humanisation des structures.**

**(1) LYWARD (J.) Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982**

**(2) LYWARD (J.) Ibid.**

**(3) LYWARD (J.) Ibid.**

**C'est de façon très progressive, et dans un contexte singulier, que les vues de G. Lyward imprègnent les milieux officiels de l'Education.**

**John Prickett écrit en 1974 : "L'œuvre de Lyward à Finchden a été décrite comme l'une des expériences éducatives les plus importantes de ce siècle et a certainement eu une influence considérable sur la politique officielle concernant le traitement d'adolescents perturbés, à la fois dans ce pays et à l'étranger. Cela fut reconnu par l'attribution [d'une distinction, celle] d' "Officer of British Empire" (O.B.E.), et par l'invitation, tant appréciée, à dire un "prêche" à Westminster Abbey en 1971" (1).**

**"Love of the strong kind is an act of creation"**

**G.A. Lyward – "Loving children", Home & School.**

**"Créer une angoisse pour la résoudre"**

**Paul Valéry – Monsieur Teste.**

**TROISIEME PARTIE :**

**CONCEPTIONS**

---

## CONCEPTIONS

Sous la diversité, mais aussi la simplicité, de l'œuvre de George Lyward, se dégagent quelques idées permanentes dont la restitution par le langage est délicate tant leur révision au contact des réalités et leur caractère souvent diffus et déroutant les constituent comme des dérobades à la réduction linguistique.

Nous nous proposons d'exposer les notions utilisées à Finchden et les positions adoptées par G. Lyward au long de son action pédagogique, avec les réserves émises et une prudence "langagière" de rigueur.

### I – Langage et rééducation

#### 1) Les étiquettes

La nosographie, méthode de classification et de description des maladies mentales utilisée en psychiatrie, résulte d'une approche spécifique des troubles auxquels le médecin est confronté.

Un autre mode, plus ouvert dans le principe, est celui de la psychologie contemporaine issue des travaux psychanalytiques dont le fondateur en est Sigmund Freud (1).

Qu'il s'agisse des tenants mécanicistes aux yeux desquels prévaut la conception neuro-psychiatrique ou neuro-physiologique, ou bien des adeptes qui considèrent la prévalence du fait psychique sur l'organicisme, il en résulte un usage de catégories.

Les deux Ecoles agissent en référence à une vérité et, de surcroît, exercent un pouvoir reconnu par le tissu social auquel il s'intègre.

A ce pouvoir s'ajoute, en ce qui concerne les enfants de Finchden, celui de l'institution scolaire conforté par le discours des parents. Nous savons aussi que la Justice imprime une force, particulière à sa fonction : celle du jugement.

(1) Né à Freiberg (Moravie) en 1856 et mort à Londres en 1939. Psychanalyste.

Ces formes du pouvoir s'incarnent dans un langage propre aux spécialités mentionnées, langage qui se traduit par des étiquettes.

Emanant d'autorités jugées compétentes et constituant la société au même titre que tout citoyen, elles influencent nos rapports par le seul fait d'être apposées, moyen de réduction d'un sujet à ce qu'il est, indépendamment de ce qu'il peut devenir.

Les catégories et étiquettes se trouvent érigées en morale de l'aliénation du fait de leur fixité dans le temps : elles définissent un individu à un moment de son histoire. Par un jeu, conscient ou non, de complicité, elles rencontrent souvent l'adhésion – au moins l'inquiétude ou l'angoisse – de la personne ainsi décrite.

Les exemples que nous avons cités illustrent notre propos et montrent les perturbations conséquentes chez des adolescents en mal de définition inhérent à la mouvance de leurs Modifications psycho-physiologiques.

Conscient d'un tel danger, George Lyward se démarque des réductions qui n'arrangent que la pensée conservatrice et protectrice d'elle-même.

## 2) Finchden et les étiquettes

Finchden est "une communauté anti-psychiatrique" (1) avant la lettre car elle se dérobe aux étiquettes, exonérant ainsi ses résidents de toute objectivation aliénante.

Michael Burn l'a bien noté lorsqu'il écrit : "Finchden se dérobait aux catégories. Personne ne l'appelait que du nom de Finchden" (2).

Cependant, certains articles rédigés par G. Lyward, G. Knox et Russell Walker dans Home & School (3) portent la mention "Finchden Manor Clinic and School". Il s'agit

(1) MANNONI (M.) Education impossible, p.145

(2) BURN (M.) op. cit., p.9

(3) Home & School, p.70-35-52



d'une simple concession de forme, pourvue de respectabilité au regard de la société mais vide de sens aux yeux des auteurs tant Finchden n'est ni l'une ni l'autre. Lyward le précise : "... ce n'est pas une école au sens habituel du mot. C'est une communauté de ré-éducation (une clinique) ..." (1).

Le Centre se réfère à un ailleurs qui n'est autre que lui-même c'est-à-dire, fondamentalement, "une communauté avec une personnalité" (2).

L'usage de nosographies de quelque obédience, qui fixent les malades dans leurs symptômes, n'y a pas cours. L'équipe Lyward laisse cette pratique à ceux qu'inquiètent références à des valeurs, définitions et catégories du Savoir. A chacun son option et G. Lyward, par son choix, se nie toute théorisation de son engagement pédagogique.

A Finchden, les privatifs sont ignorés : a-social, anti-social, in-adapté, a-normal, dé-réalisation. Même leur emploi affirmerait encore, en négation d'une affirmation, un ensemble de notations morales.

De plus, les notions de Bien et de Mal n'y ont aucun sens, pas plus que les expressions relatives aux "programme", "planification", "emploi du temps", "liberté surveillée".

Sa lucidité éducative consiste à destituer de son pouvoir une certaine matrice linguistique jugée répressive et à substituer à ces valeurs des notions constructives et enrichissantes relevant d'un autre ordre.

Ainsi dépouillé apparaît l'être humain c'est-à-dire la personne humaine, au lieu de

(1) LYWARD (G.A.) "Extracts from a Diary", Home And School, p.224

(2) LYWARD (G.A.) cité par M. Burn, op. cit., p.119

l'individu, avec sa caractéristique : créateur de sens et de valeurs d'action qui le justifient et le légitiment dans son existence.

L'étiquetage du sujet renvoie à son objectivation. Objectiver c'est transformer en réalité objective, susceptible d'étude objective ; or l'Homme est sujet c'est-à-dire subjectif, distinction qui prend effet dans la pratique quotidienne à Finchden où Lyward, de manière tout ordinaire, dérobe son action à l'objectivation.

Conscient du poids des mots, c'est peut-être la raison qui le pousse à privilégier le silence et l'action sur l'écriture ainsi ravalée au rang de contemplation ? Dans cet ordre d'idées, Sallie Roberts témoigne : "Monsieur Lyward n'aime pas les écritures car elles figent" (1).

## II – L'institution rééducative comme langage

La question du rôle de l'institution est essentielle. Elle concerne l'approche thérapeutique de "l'objet" à rééduquer, en l'occurrence de jeunes "perturbés émotionnels" (2) dont le comportement représente un danger pour eux-mêmes (3) et pour le bon fonctionnement de la société.

Finchden Manor fonctionne en qualité d'institution minimale et cela résulte d'une conscience sociologique qui imprègne l'œuvre de G. A. Lyward mais ne se situe pas, noblesse oblige, dans une théorisation.

### 1) L'éducateur et le statut

La question est double car l'abord de ces jeunes revient, ce faisant, à analyser une optique et des moyens éducatifs. Les moyens c'est-à-dire les éducateurs en tant que

(1) ROBERTS (S.) Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(2) LYWARD (J.) Ibid.

(3) Terme officiellement en usage dans les documents du Ministère de la Justice britannique.

produits d'une certaine formation qui leur attribue un statut, et l'institution en tant que lieu d'exercice de ce statut.

Le Robert définit le statut comme "l'ensemble des lois qui concernent l'état et la capacité d'une personne". En ce sens, le statut est qualifié de "personnel". De plus, le statut est aussi l'ensemble des "textes qui règlent la situation d'un groupe".

De ces définitions il ressort que le statut est constitué par un ensemble de lois ou de règlements qui définissent une personne ou bien un groupe.

En tant que défini il est l'objet de discussions au sein d'organisations qui déterminent son caractère fonctionnel.

Par nécessité inhérente à sa constitution, il s'articule au fonctionnement de l'institution dont il relève en propre.

L'éducateur se voit ainsi défini dans ses attributions, devoirs professionnels qu'il doit accomplir à la suite d'une formation ; il est à la fois une personne et un statut attaché à une institution.

## 2) L'éducateur et l'institution

Le Robert définit l'institution comme "l'ensemble des formes ou structures sociales, telles qu'elles sont établies par la loi ou la coutume, et spécialement celles qui relèvent du Droit Public".

De façon générale, elle se rapporte à ce qui est institué, à ce qui porte aussi nom de "chose instituée (personne morale, groupement, régime)".

Créée en vue d'un but, elle prend effet dans son fonctionnement composé d'une origine, d'une filière et d'une efficacité. Celle-ci se fonde sur un programme, une planification et des statuts qui définissent son action.

Dans l'institution, l'éducateur doit se révéler efficace tout en restant à sa place afin de ne pas remettre en question la formation dispensée et ses limites professionnelles.

L'enseignement d'une formation, dans le domaine éducatif, présuppose la connaissance d'un type de rééducation qui s'exprime en référence à la position d'un bien. Ce bien n'est autre que l'idée d'une "nature humaine" identifiée à une "nature sociale".

L'éducateur ainsi formé connaît les buts à atteindre : prémunir, voire garantir, la pérennité d'un ordre social. Au nom de la rééducation de toute forme de "déviance", l'institution pose l'existence de ce bien et s'érige en protectrice d'un ordre moral qui se superpose à la nécessité d'une cohésion sociale, cela aux dépens des personnes dont elle a la charge.

Elle représente une forme d'inertie qui, par là même, réduit les possibilités de l'innovation.

En outre, elle ne considère pas l'individu dans sa spécificité sauf à le ré-adapter au milieu social en accord avec l'idée que le bien d'une société prime sur le bien-être personnel ; l'un ne pouvant questionner l'autre sans prendre le risque de créer un désordre institutionnel.

C'est ainsi que l'institution, légitimée par l'option qui la fonde, instaure un rapport rééducatif illusoire qui, par jeu spéculaire, lui renvoie son image instituée : un système clos est constitué.

L'expression, dans ses tentatives, y rencontre une opacité, forme d'une impossible communication qui emprunte les voies détournées du symptôme. A cet égard, Winnicott – cité par Maud Mannoni – nous rappelle qu'un "symptôme c'est l'envers d'un

discours, ça ne doit pas se supprimer, ça doit être entendu" (1).

### 3) Les éducateurs de Finchden

Nos observations sociologiques nous semblent nécessaires à la présentation des éducateurs de Finchden Manor qui est le contre-point de la gestion rééducative décrite précédemment.

Il nous semble maintenant fort difficile de définir l'équipe éducative à la lumière de cet exposé et des idées en vigueur chez George Lyward.

En effet, une définition risque de figer une réalité mouvante dans cet ensemble qui se caractérise par une somme de facettes irréductibles les une aux autres ; ces multiples facettes étant aussi bien leur personnalité que leurs actions, leurs paroles ou leurs silences qui se déroberont à la mise en équation.

A Finchden, la matière humaine (human Clay) prime sur la méthode. Nous pouvons dire que ce "lieu où renaître" (2) est fait par les adolescents et pour eux.

Les statuts d'éducateur, d'enseignant, de thérapeute y sont anéantis. En conséquence, cette particularité ne nous permet plus d'utiliser des dénominations sectorisantes sans les mettre entre guillemets, ceux-ci n'ayant de valeur que méthodologique faute de pouvoir mettre un "blanc" ou de traduire nos observations par un signifiant, sonore ou encore graphique, vidé du signifié.

Il nous faut ré-examiner la notion de statut à l'aide des réactions des garçons de Finchden.

(1) MANNONI (Maud) Education impossible, p.234

(2) Expression chère à B. Bettelheim, fondateur de l'Ecole Orthogénique de Chicago

Habitué, avant leur entrée à Finchden, des médecins, psychologues – surtout après le développement de la profession dans les années soixante – assistantes sociales, rééducateurs, ils se défient de toute personne investie d'une autorité ou d'une compétence qu'entérine son statut professionnel.

Dans les faits, ils rejettent d'emblée les techniciens de l'éducation. C'est à la demande des adolescents que les éducateurs se situent comme tels ; à cette même demande, ils deviennent enseignants ou assument la facette qui est suscitée.

Cela exige une adaptabilité qui confine à la virtuosité. Les faits corrigent l'idéal de cette description ; il est non moins vrai que les éducateurs à Finchden Manor peuvent être comparés à une asymptote pour autant que l'image mathématique n'en évacue le contenu humain.

Ils sont "faits" et "défaits", reconnus de facto mais ne sauraient s'imposer en droit.

Cette optique de la rééducation interroge le fonctionnement d'institutions dévolues à cet effet et, à travers elles, nos conceptions des rapports humains.

### **III – Quelques conceptions éducatives**

#### **1) "Usurpation" et milieu sécurisant**

L'enfant usurpé est celui qui subit un préjudice concernant sa liberté en famille ou à l'école, ou encore dans une situation qui le dépossède d'une part de lui-même.

Déjà cité est l'exemple d'une immixtion de ses parents dans son intimité : "De nombreux adultes ont le sentiment que leurs enfants ne doivent pas avoir d'intimité, que tout ce qu'ils font, toute leur correspondance et même leurs pensées doivent être l'objet de contrôles" (1). Il s'agit là d'un abus de pouvoir et de l'expression d'un "amour captatif" substitué à un "amour oblatif" (2). Ce type de relation est particulièrement nocif par la confusion ou plutôt la fusion qu'elle représente. G. Lyward estime nécessaire, et "d'une

grande importance" (3), "la conservation de la distinction entre parent et enfant" (4). Il ajoute que la "fusion [...] n'est pas le signe d'un amour sain" (5).

Les adolescents de Finchden ont subi, peu ou prou, l'excès d'un amour qui, sous ce couvert, empiéta progressivement sur leur liberté et créa un sentiment profond d'insécurité.

Au manoir, les enfants découvrent une "atmosphère" (6) de liberté authentique et une sécurité qui leur ont fait cruellement défaut.

"Atmosphère" et "sécurité" à Finchden (7) vont de pair, au même titre que tous les aspects qui relèvent de l'éducation.

Pour George Lyward, l'atmosphère est chose essentielle à la vie de la classe, dépassant tout ce qui n'est pas relation enrichissante, tel qu'il le découvre lors de son enseignement aux écoles d'Emanuel et de Wandsworth Common.

Le peu d'impositions au manoir favorise les impressions de libération et les jeunes hôtes peuvent enfin "souffler", même s'ils sont prisonniers d'eux : Finchden est un lieu de répit.

(1) LYWARD (G.A.) "Stubbornness", p.62

(2) LYWARD (G.A.) Ibid., p.58

(3) LYWARD (G.A.) "Loving children", Home And School, p.239

(4) LYWARD (G.A.) Ibid., p.239

(5) LYWARD (G.A.) Ibid., p.239

(6) SMITH (B.) "What Authority Means", The New Era, p.70

(7) LYWARD (G.A.) "Introducing the Committee of the Editorial Board of Home And School", Home & School, p.186

## 2) Le répit

A leur entrée, les nouveaux-venus éprouvent des sentiments mitigés tant ils ont été l'objet de sévices, de brimades diverses, d'agressions, d'étiquetages réducteurs, de rééducations échouées.

Habitué à être dépossédés de leur vie intime, ils pensent souvent que Finchden est une épreuve supplémentaire à leur souffrance intérieure, à leurs révoltes internes ou ouvertes.

Mais très vite, ils s'aperçoivent que l'atmosphère du Centre est empreinte d'un air de liberté, d'une absence presque totale d'interdits qui les déroutent au prime abord.

Comme le dit Michael Burn, ils "poussent un soupir de soulagement" (1), premier pas d'une reconstruction longue et difficile.

Du Latin "respectus" qui signifie "regard en arrière", l'usage du mot "répit" par Lyward s'éclaire d'un premier jour qu'il complète par le sens de "respect". Le Gaffiot précise que l'on peut "regarder vers quelque chose ou vers quelqu'un c'est-à-dire compter sur quelque chose ou sur quelqu'un".

Regarder en arrière c'est faire le bilan de son passé, et compter sur quelqu'un c'est lui faire confiance.

G. Lyward écrit : "Donner le respect c'est donner le répit, c'est-à-dire considérer que le temps a de l'importance" (2).

L'étymologie de "respect" est la même que celle de "répit" ; il s'agit donc de respecter l'enfant dans le regard qu'il pose sur sa vie, quel que soit le temps nécessaire à reconnaître les réalités qui l'ont mené à Finchden.

## 3) Le temps

"A Finchden le temps semblait infini" (3). Au contact de l'Éducateur, cette idée d'un

(1) BURN (M.) op. cit., p.33

(2) LYWARD (G.A.) "Farewell to Herod", p.72

(3) BURN (M.) op. cit., p.79



temps qui n'en finit pas apparaît avec éclat, en particulier pour les personnes habituées au temps social que ponctue la vie professionnelle, par exemple.

Chacun s'accorde à reconnaître que monsieur Lyward prend ou "a toujours le temps d'écouter" (1), ce qui est "chose extraordinaire" et déroutante pour le journaliste David Dunhill, dont les émissions radiophoniques sont minutées, venu questionner l'Éducateur "sur sa vie et son œuvre" (2).

Le temps est l'un des outils essentiels de cet homme qui consacre son existence à une tâche thérapeutique consistant à interpréter et à comprendre les mobiles inconscients.

Il considère que chacun possède un temps intérieur qui détermine le destin d'une action c'est-à-dire d'une relation. L'enfant et l'adulte possèdent un rythme propre qu'il s'agit de respecter. Il illustre le manque de respect : "Les immixtions les plus graves dans la vie d'un enfant sont, peut-être, celles des adultes qui disent ou laissent entendre que "Tu feras ça selon mon rythme"" (3). Il ajoute l'exemple du "garçon qui met des heures à se coucher le soir et qui dit toujours "Je vais y aller, en temps voulu"" (4).

Monsieur Lyward conclut que si l'on ne respecte pas le rythme du Désir chez l'enfant (obtenir ou agir), ce dernier finit par "rejeter globalement la notion de temps et par rêver toute la journée" (5).

Conscient de ce décalage relationnel, connaissant les strates qui composent la personnalité et considérant que l'interprétation

(1) SMITH (B.) "What Authority Means", The New Era, p.70

(2) DUNHILL (D.) "Introduction to Finchden", Ibid., p.52

(3) LYWARD (G.A.) "Stubbornness", p.60

(4) LYWARD (G.A.) Ibid., p.60

(5) LYWARD (G.A.) Ibid., p.60

en profondeur exige prudence et lenteur, monsieur Lyward prend tout naturellement le temps nécessaire à une reconstruction progressive.

Sur ce point, Finchden est une "autre scène", celle de l'Inconscient.

Son rapport au temps est multiple car adapté au rythme intérieur des personnes. La thérapie qu'il exerce est spécifique ; il la décrit comme "une technique d'enseignement-soins (teaching-healing) dont une part fut forgée et expérimentée dans [...] des classes" (1) qu'il eut en charge.

La fonction interprétative qu'il met en jeu dans la rééducation implique des réactions émotionnelles et une remise en question des adolescents effectuée par petites touches qui produisent leur effet à échéance. Celle-ci intervient "après une moyenne de trois ans, mais cela peut prendre plus de temps" (2).

Au cours de ce travail, les enfants adoptent des comportements régressifs nécessaires à leur reconstruction. La régression, définie comme retour à d'autres points de repères ou encore comme recours temporaire à un autre mode d'être, est favorisée par le caractère sécurisant de ce "lieu où renaître" et d'autant plus libre de se manifester que les jeunes sont éloignés de leur milieu familial.

L'interprétation psychologique directe est une forme de la rééducation à Finchden où se pratique ce que nous convenons d'appeler la "psychothérapie diffuse" (3).

#### 4) La psychothérapie diffuse

Madame Mannoni, citant la thèse de médecine de monsieur Pierre Tuffet – La Famille thérapeutique – conclut au caractère "diffus" de la psychothérapie dans l'expérience de Browndale (Ohio) : elle "est diffuse [...] dans le sens où tous les évènements de la vie

(1) LYWARD (G.A.) "Introducing the Committee of the Editorial Board of Home & School", Home & School, p.187

(2) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(3) MANNONI (M.) op. cit., p.205-206

quotidienne sont utilisés sur le mode alterné de régression au stade où s'originent les troubles et de rééducation à la vie. Les temps essentiels sont ceux du lever, du coucher et du repas. La thérapie se fait "à ciel ouvert", devant tout le monde, dans la salle de séjour aussi bien que dans la salle de bains. Une grande partie des traitements est d'ailleurs prise en charge par les enfants entre eux" (1).

Au début de son engagement pédagogique, G. Lyward fonde sa pratique sur les séances de psychothérapie personnelles qu'il réduit sans les abandonner. Progressivement, il s'aperçoit de la valeur curative du groupe et remet en cause l'intérêt prééminent des séances privées.

De personnelle la thérapie devient groupale parallèlement aux entretiens en face à face. La constitution d'un groupe curatif peut s'expliquer par la formation d'une morale propre à Finchden, conséquence de la richesse relationnelle entre les membres de la communauté. Une phrase souvent citée traduit le type de rapports au sein du manoir ; monsieur Lyward considère qu'ils sont "membres les uns des autres" (2).

Cette parole introduit l'idée de solidarité et de responsabilité mutuelle.

Pour employer une notion de psychanalyse propre à nous éclairer, nous pourrions dire que les résidents de Finchden se créent un Sur-Moi "collectif" plus tolérant que le Sur-Moi individuel et générateur possible d'une atmosphère singulière au Centre.

Dès lors, le pouvoir thérapeutique devient, en partie, un pouvoir diffus, ce que Michael Burn atteste : "Une part du secret concernant la psychothérapie selon Mr Lyward était

(1) MANNONI (M.) *op. cit.*, p.205-206

(2) PRICKETT (J.) "A Memorial Address", p.54

le contact avec chacun, pas simplement avec Mr Lyward ou avec l'équipe éducative, mais avec le groupe. [...] le groupe lui avait montré combien il possédait une grande valeur curative ; les entretiens, dès lors, tournèrent souvent autour des événements quotidiens de Finchden, et leur signification en termes de problèmes généraux, plutôt qu'autour du passé du garçon qui était en séance" (1).

Nous remarquons que cette conception rejoint celle de Browndale, et nous rappelons que le livre de Michael Burn fut diffusé aux Etats-Unis : Browndale s'inspire peut-être de Finchden Manor ?

En homme pragmatique qu'il est, G. Lyward reconnaît au groupe un pouvoir curatif et, ce faisant, confirme l'un des traits essentiels de sa personnalité : une remise en question de lui-même et de ses idées au contact et à l'épreuve de la réalité.

Sa phrase-clé peut alors devenir : nous sommes thérapeutes les uns des autres.

##### 5) Le "stern love" et le "no"

La thérapie à Finchden consiste en une "nourriture affective" donnée avec "amour" et "rigueur" qui traduisent l'expression. Celle-ci est un paradoxe qui reflète précisément la personnalité paradoxale de Lyward

Ce mot vient du Grec "paradoxos" : "contraire à l'opinion commune".

L'opinion commune considère que l'amour des parents pour leurs enfants ne doit pas se démentir un seul instant et se répartir de sa constance. Cela revient à identifier "amour" et "instinct", créant ainsi une confusion entre fluctuation et permanence. Du même coup, par crainte de démeriter et d'apparaître indignes, de nombreux parents se contraignent à une constance des

(1) BURN (M.) op. cit., p.117

sentiments à l'égard de leurs enfants. Ne discernant pas la gratuité du don (authenticité) de la nécessité de donner par contrainte (inauthenticité) ils falsifient leur sentiment qui prend la forme d'un amour mitigé de rejet et de contradiction. Manque de rigueur s'il en est : ils donnent et ils donnent "mal".

Cet amour incohérent assume une forme double, dans le langage par exemple. G. Lyward écrit : "Je [un parent] te dis ça pour ton bien parce que je t'aime" est parfois une façon de dire "Je ne pourrais t'aimer si tu faisais ceci ou cela" (1).

Le don d'amour est un équilibre. L'Éducateur écrit : "L'approche de l'enfant devrait être gouvernée par ses besoins. Et ce dont il a le plus besoin c'est de se sentir en sécurité, pas trop apeuré ou angoissé ou encore humilié, capable de vivre de manière créative et d'éprouver de la joie à ses propres réalisations" (2).

A Finchden le "stern love" répond aux demandes en s'adaptant à chacun qui réclame la part complète d'un don qui lui fit défaut au cours de son éducation.

Les adolescents testent l'équipe éducative, en particulier G. Lyward, sur les limites de ce dont ils sont capables d'offrir. Les demandes, en rapport avec la vérité intérieure et profonde, sont parfois extravagantes tant est grande l'angoisse de mettre en défaut – avec l'ambivalence que cela suppose – la qualité et l'ampleur du don.

La maturation psychologique se mesure à la "force de supporter un "non" (3) c'est-à-dire d'essuyer un refus sans dommage, ce qui impose "une très grande attention de la part de l'équipe et de G. Lyward en ce qui concerne chacun des enfants afin

(1) LYWARD (G.A.) "Loving Children", Home And School, p.239

(2) LYWARD (G.A.) "Farewell to Herod", Home And School, p.72

(3) ROBERTS (S.) "Glimpses into the Community", The New Era, p.74

d'opposer le "non au bon moment" (1). Sallie Roberts qualifie la négation de "part rigoureuse de l'amour" (2).

La très grande attention que requiert ce type de relation s'inscrit dans la formule lapidaire de l'Éducateur : "... faire attention à eux" (3).

L'ensemble curatif de Finchden est comparable à un "passeur" qui conduit à l'autre rive : le sevrage.

#### 6) Le sevrage

Moment difficile et nécessaire, il est l'aboutissement d'un long processus de maturation, de prises de conscience souvent douloureuses. Le sevrage est une nouvelle

naissance ainsi éprouvée par les adolescents, dont témoignage entre autres : "Je suis né" (4).

Monsieur Lyward parle d'un "re-sevrage" (5) nécessaire à l'enfant "endetté" moralement à l'égard de ses parents. John Prickett rapporte une parole de l'Éducateur : "Il me dit une fois en riant : "J'aimerais que l'on se souvienne de moi pour deux expressions : 'vivre à crédit' et 'liquider la dette' " (6).

Les parents – ou tout autre éducateur – qui ne reconnaissent pas la nécessité du développement de l'enfant et qui ne lui créent pas un climat propice à sa maturation psychologique, instaurent entre lui et eux un lien de dépendance comparable à une inféodation.

Cet enfant, qui se sent redevable par le contenu inconscient d'une redevance ou encore d'un dû, "vit à crédit [...]. Il devient preneur et s'il prend c'est auprès de quelqu'un qui doit donner" (7).

(1) ROBERTS (S.) "Glimpses into the Community", The New Era, p.74

(2) ROBERTS (S.) Ibid., p.74

(3) HENDERSON (J.L.) "The stricken healer", The New Era, p.61

(4) BURN (M.) op. cit., p.33

(5) LYWARD (G.A.) "Introducing the Committee of the Editorial Board of Home & School", Home & School, p.186

(6) PRICKETT (J.) "A Memorial Address", The New Era, p.58

(7) PRICKETT (J.) Ibid., p.58

**Liquider la dette consiste à se libérer de ce type de relation captatrice pour accéder à une indépendance créative de valeurs d'existence, cela au cours d'interrogations de soi favorisées voire provoquées par Lyward (1). Il s'agit "d'abandonner tout blocage aux stades successifs de la mort et de la re-naissance" (2).**

**George Lyward a forgé progressivement un levier thérapeutique qui participe d'un va-et-vient perpétuel entre théorie et pratique. Trop épris de liberté à l'égard des dogmes pour adopter une méthode éducative, il n'adhère "à aucun dogme sinon aux siens" déclare John Lyward (3).**

**Le canevas d'éléments théoriques correspond à la personnalité profonde de l'homme : Finchden apparaît comme une création indissociable de son créateur. Ainsi est posé le devenir de ce type de Centre intimement lié à la personne de l'Éducateur.**

**(1) LYWARD (J.) Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982.**

**(2) LYWARD (G.A.) "extracts from a Diary", Home & School, p.258**

**(3) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982.**

**"He created Finchden for himself and  
for the children".**

**John Lyward**

**"It is not for me to attempt an assessment  
of Lyward's work. Others will no doubt do  
this in the course of time ...".**

**John Prickett, The New Era**

**QUATRIEME PARTIE :**

**FINCHDEN MANOR ET LA PERPETUATION**

---



## FINCHDEN MANOR ET LA PERPETUATION

Nous posons le problème de la fiabilité, à long terme, de l'expérience de Finchden au-delà de la personne de G. Lyward, et de Centres comparables qui sont le fait d'un pionner.

### A – Les faits

#### I – Summerhill et l'Ecole Orthogénique de Chicago

Fondées respectivement par Alexander S. Neill et par Bruno Bettelheim, ces deux écoles ont posé – et posent – le même problème que Finchden Manor à John Lyward et l'équipe éducative : filiation et continuité.

A.S. Neill dirigea Summerhill jusqu'à l'âge de quatre-vingt six ans, en 1972, puis se retira à New-York. Il y revint de temps en temps, mais pour constater que ses principes éducatifs se trouvaient progressivement récupérés, dépouillés de l'âme qu'il avait donnée à son école.

La continuité de Summerhill se faisait au prix de l'édulcoration de sa philosophie.

Dès lors, in ne s'agit plus d'une continuité mais d'une transformation qui signe une cassure née du départ du fondateur, même si la meilleure volonté préside à l'application des principes "neilliens".

Fondée par B. Bettelheim, l'Ecole Orthogénique reçoit des enfants névrotiques et psychotiques, à la différence de Summerhill qui accueillait des enfants "équilibrés", en vue de leur scolarisation.

Lors d'une émission télévisée, en 1974, B. Bettelheim fit part de ses réussites en matière de rééducation (85 %) et de ses inquiétudes sur la poursuite de son action. Il déclarait

cependant qu'il avait trouvé un "dauphin" probable, en mesure de reprendre l'héritage laissé, "dauphin" qu'il formait lui-même.

Dans les années qui suivent cette émission, Bettelheim se retire lentement afin d'éviter une rupture trop brutale pour son continuateur. Raisonnablement plein de sagesse mais raisonnablement, car l'Education prend conscience de modifications minimales mais suffisamment perceptibles qui affectent le Centre. Il s'interroge alors sur les chances de continuité possible d'une conception qu'il a engendrée et, ce faisant, inscrit sa question dans le problème posé : une perpétuation est-elle impossible ?

## II – Finchden Manor : essai de continuité (1973–1974)

En septembre 1973, John Lyward écrit que son équipe et lui-même sont "engagés dans la découverte de l'avenir sans son père à la barre" (1).

Il lui faut prendre des décisions que George a toujours refusées (2) : l'augmentation des prix de pension ridiculement bas à Finchden.

Comme le dit John Lyward : "Mon père ne voudrait pas que l'on puisse penser que Finchden est une affaire d'argent" (3). Et d'ajouter que des Centres similaires demandent des prix très élevés : de l'ordre de sept Livres par semaine et par enfant à Finchden, ils sont de cent-vingt Livres dans un Centre qu'il ne cite pas. Ces prix remontent à 1970 (4).

Très vite, John double le prix de séjour : il s'élève à treize Livres en 1973 ; il passe donc à vingt-six Livres (5).

L'endettement perpétuel de Finchden en est aussi une caractéristique. Ces difficultés

(1) LYWARD (J.), Lettre à l'auteur, 10 septembre 1973

(2) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(3) LYWARD (J.), Ibid.

(4) LYWARD (J.), Ibid.

(5) LYWARD (J.), Ibid.

financières font dire à Michael Burn, en 1954, que "Finchden a donné la sécurité à chaque personne qui y vivait, sauf à son fondateur et directeur" (1).

Ce trait de la personnalité de G. Lyward constitue un étonnement si l'on considère le degré de lucidité de l'homme.

Endettement perpétuel qui aurait pu éviter des soucis à monsieur et madame Lyward si l'Éducateur avait, comme le fit A.S. Neill, publié un livre traduisant l'expérience qu'il menait.

G. Lyward "n'acceptait pas qu'une personne puisse prendre la décision de faire rentrer de l'argent" (2). A cet égard, il est seul "maître à bord".

Quant aux emprunts contractés, ils ne sont pas réclamés par les banques tant le "Chief " inspire confiance et sympathie. L'un de ces emprunts fut fait en 1965, mais ne renfloue pas le manoir : "Il n'y avait jamais d'argent" (3). Concessions et atermoiements sont accordés à G. Lyward qui, faute de s'occuper de gestion financière, lie le Centre à sa personne sans s'inquiéter des remboursements.

En 1973, les banques réclament les prêts accordés, ce qui a contraint John à affronter la question financière avec esprit pragmatique. Mais les sommes remboursables sont très élevées : Finchden ferme à la fin de 1974 (4).

A sa fermeture, l'équipe éducative s'occupait de quarante garçons et trois cents Livres seulement constituaient la réserve financière du manoir (5).

(1) BURN (M.), *op. cit.*, p.124

(2) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982.

(3) LYWARD (J.), *Ibid.*

(4) LYWARD (J.), *Ibid.*

(5) LYWARD (J.), *Ibid.*

La vente du manoir signifie son retour au circuit économique. Lors de notre séjour à Tenterden, en août 1982, nous apprenons qu'il est devenu une Maison d'Hôtes et remarquons, chez un agent immobilier, une annonce de mise en vente d'une partie de Finchden pour la somme de cent trente mille Livres.

Les Centres nés d'un seul fondateur semblent voués à la mort dès l'instant où ce dernier disparaît. Il ne s'agit pas nécessairement d'une disparition matérielle mais plutôt d'une résorption psychique ("psukê", du Grec qui veut dire "âme", "esprit").

Ce problème, soulevé par ce type de "lieux de vie", semble supposer l'existence d'une loi mortifère, contenue dans le fonctionnement et dans l'optique éducative, qui se manifeste au moment de la reprise.

## B – Le cas de Finchden

### I – Finchden : création de G. Lyward

1) L'expérience s'origine d'un homme dont le cheminement intérieur comme la formation professionnelle sont fort complexes. C'est à la lumière de ses épreuves, et avec l'aide de médecins qui lui donnent toute confiance, que G. Lyward s'engage dans une voie hasardeuse et difficile : un nouveau départ lié à une "révolution intérieure".

Il découvre en lui une vérité qui le pousse à se faire l'avocat des mal-aimés et des rejetés. C'est là un engagement d'ordre sentimental que nul ne saurait questionner sans commettre une effraction.

Finchden, mais aussi Guildables, résultent d'un investissement intime qui relève d'une création que nous qualifierons de "lywardienne".

### 2) Usage de quelques termes

Au long de ce travail, nous avons employé volontairement certains termes correspondant à G. Lyward, tels que : engagement, création, conception, mission et avocat.

La lecture de ses articles, l'enseignement de sa biographie et l'entrevue avec John Lyward paraissent justifier l'usage de ces mots auxquels nous ajoutons ceux qui qualifient la naissance de Guildables et de Finchden : engendré et enfanté.

### 3) G. Lyward : aspects de sa personnalité

Homme lettré (a learned man), disposant d'une vaste érudition et d'une excellente mémoire, Lyward ne cesse de progresser au contact des réalités éducatives qui dévoilent un esprit aussi curieux du monde qui l'entoure, comparable en cela à l'émerveillement d'un enfant.

Homme aux facettes multiples, G. Lyward peut passer, en un instant, de l'emportement à la sérénité empreinte d'un humour de circonstance (1).

Considéré et révééré comme un Saint (2) par ceux qui l'approchent et le connaissent, l'Éducateur est cependant un être humain avec les forces et les faiblesses qu'il se connaît, les réussites qu'il opère et les errements qu'il commet.

Personnage complet, d'une diversité que n'en saurait épuiser une exégèse, il est décrit comme "difficile à vivre" (3), "sûr de lui en apparence, et cependant en lutte constante avec le sentiment profond d'une insécurité" (4), et "seul" (5).

John Lyward affirme que son père "créa Finchden pour lui-même et pour les enfants" (6).

(1) PRICKETT (J.) "A Memorial Address", The New Era, p.57-58

(2) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982.

(3) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982.

(4) PRICKETT (J.), "A Memorial Address", The New Era, p.53

(5) AUSTER (S.), "Anger of a Therapist", The New Era, p.68

(6) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982.

**Il en prend la responsabilité sous toutes ses formes, quels que soient les risques encourus et les tracasseries administratives.**

**Il assume la multiplicité des comportements et le bon suivi du traitement de chaque enfant ; il supporte les attitudes ambivalentes des parents méfiants à l'égard de Finchden ; il rejette toute forme d'inspection du manoir par des représentants de l'Administration et défend farouchement son indépendance (1) ; enfin, il accepte les difficultés financières comme un fardeau nécessaire.**

**Tout cela constitue un investissement personnel qui signe l'envergure et les motivations de l'homme.**

#### **4) Motivations**

**Outre les indications fournies par sa biographie, G. Lyward possède d'autres mobiles à sa création.**

**Celle-ci paraît procéder des idées d'un idéaliste qui, naïvement, fait confiance aux tréfonds de l'être humain qui révèlent une bonté par les résultats obtenus. Il est un sentimental lucide, c'est-à-dire dépourvu de sentimentalisme.**

**Idéaliste doublé d'un pragmatiste : son action éducative, lourde de responsabilités, impose l'application de ses conceptions à l'aide d'un savoir et d'un savoir-faire. Il est à la fois un technicien et un artiste de l'Education.**

**L'un des moteurs essentiels à son action, qui conjugue idéalisme et pragmatisme, semble bien être une vérité qu'il possède, psychologique en l'occurrence, et une foi inébranlable en son engagement que nous avons qualifié de mission : nous complétons par le terme "religieux".**

**(1) PRICKETT (J.) "A Memorial Address", The New Era, p.53**

## II – Une pédagogie religieuse

### 1) L'Eglise et les dogmes

Le Robert définit l'Eglise comme "société réunissant les premiers chrétiens" ou encore comme "ensemble de fidèles unis, au sein du christianisme, dans une communion particulière".

Institution fondée sur la foi en Dieu, l'Eglise fonctionne comme une organisation pyramidale hautement élaborée qui régent les pratiques religieuses des fidèles en accord avec les dogmes établis.

Cette institution, à fondement divin et d'organisation humaine, exerce un pouvoir spirituel et un pouvoir temporel tributaire des circonstances historiques : sur ce dernier point, l'Eglise articule son fonctionnement au milieu social et y imprime sa morale.

En qualité d'institution, elle ne se distingue pas de toute autre organisation humaine : notre analyse des institutions et des statuts qui y ont cours demeure pertinente à son égard.

En 1920, G. Lyward se défait de son engagement religieux et se libère de son statut de professeur en 1928, conséquences d'une prise de conscience de l'immobilisme dû aux dogmes de l'Eglise et de l'enseignement.

Le Robert nous définit la pensée dogmatique : "affirmer, de façon absolue et sans conteste, des principes établis". C'est précisément ce que G. Lyward ne peut accepter au nom d'une liberté d'action. Se confiant à John Prickett, il dit un jour que le caractère "organisé et conventionnel de la religion n'est d'aucune aide" ajoutant "qu'à chaque fois qu'il entre dans une église, toute religion le quitte" (1). Et "cependant, il reconnaît que la religion, plus encore que l'éducation, était le principal intérêt de sa vie" (2).

(1) PRICKETT (J.), "A Memorial Address", The New Era, p.53

(2) PRICKETT (J.), Ibid., p.53

Alors qu'il étudie la Théologie, il est l'objet de l'intolérance de ses maîtres qui entravent l'une de ses réflexions. C'est "sur la fin de sa vie, nous apprend Gordon Toplis, que George Lyward se mit à rechercher les raisons qui l'ont poussé à quitter la faculté de Théologie [...]. Il résuma ses raisons en disant qu'on trouva inacceptable sa conviction irrésistible que le symbole de Dieu Immanent l'emportait – à cette époque – sur celui d'un Dieu Transcendant" (1).

Ce rejet, cependant, ne signifie pas qu'il évacue le sens religieux.

## **2) G. Lyward : essence de la Religion**

Dépouillé d'une croyance en l'Eglise et en ses dogmes qui limitent la liberté, G. Lyward conserve l'essentiel de la Religion.

Il se dévoue corps et âme à une mission éducative qui, par ses fondements, le met en relation avec le tréfonds de l'être humain, c'est-à-dire son psychisme ("psukê" = âme, esprit).

L'étymologie du mot "religion" est : être en relation avec, relier.

Toute sa vie d'Educateur est fondée sur la qualité relationnelle et son enrichissement, sur l'amour et l'aide apportée aux enfants "perdus pour le système" – amour sans discrimination –, sur un dévouement sans bornes, sur un don de soi et sur le port de la souffrance d'autrui : toutes données qui contribuent à identifier Finchden à une création d'essence religieuse et Lyward à un missionnaire sédentaire de l'éducation.

Il peut dès lors répondre à une parole de Sigmund Freud adressée au Pasteur Pfister en

(1) TOPLIS (G.) "A Royal Course", The New Era, p.67



1928, concernant le psychanalyste : "Je voudrais assigner à l'analyste un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âme séculiers qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres".

Un terme revient souvent dans l'opinion des personnes qui ont connu Lyward : un "mystère". Ainsi le qualifient J. Prickett (1), G. Toplis (2) et B. Smith (3).

Il est "considéré comme un Saint par de nombreuses personnes, un sage aussi" (4), tout en étant un "homme difficile à vivre" (5) et sujet, si besoin est, à des "colères d'une intensité extraordinaire" (6).

Il est aussi qualifié de "charismatique" (7).

Du Grec "Kharisma" qui signifie "grâce", ce terme semble convenir à cet homme qui exerçait une véritable fascination et une vénération.

De "religieuse", au sens de "relation, relier", la pédagogie de G. Lyward devient "charismatique".

La question de la perpétuation de Finchden Manor repose sur l'identification de l'homme à l'objet de sa création.

## C – Perpétuation

### I – Perpétuation impossible ?

Les éléments de la personnalité de Lyward nous révèlent un homme d'une extrême complexité qui a cependant forgé un moyen éducatif simple et opératoire, ainsi attesté par Gordon Toplis : "George Lyward a toujours soutenu que sa conception de

(1) PRICKETT (J.), "A Memorial Address", The New Era, p.53

(2) TOPLIS (G.), "A Royal Course", Ibid., p.65

(3) SMITH (B.), "What Authority Means", Ibid., p.71

(4) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(5) LYWARD (J.), Ibid.

(6) AUSTER (S.), "Anger of a Therapist", The New Era, p.69

(7) AUSTER (S.), Ibid., p.68

**l'éducation est, en principe, bonne pour tous" (1).**

**Les éducateurs qui, à son contact, se sont forgé le même outil thérapeutique auraient dû poursuivre l'action du fondateur de Finchden. Le modèle d'engagement aurait pu leur intimer une conviction intérieure et leur insuffler la force d'une continuité.**

**La fin de Finchden tient-elle à une théorisation insuffisante des notions utilisées par Lyward et son équipe ? Il est très probable que l'exemple aurait suffi qui constitue l'essentiel de la formation.**

**Toute institution est vouée à la mort au simple titre de production humaine.**

**Il reste à savoir le degré de conscience qu'elle en a dans le moment de son existence ou qu'elle en révèle dans celui de sa reprise.**

**Les facteurs qui signent la fin d'un Centre sont déjà contenus dans l'optique qu'elle se donne et dans son fonctionnement. Là où existe la continuité est un lieu dont les rouages dépassent les personnes ; là où elle s'achève est un lieu où les personnes transcendent les mécanismes tangibles du fonctionnement. Il s'agit d'un problème de pré-séquence qui affirme la primauté soit d'un "souverain bien" posé a priori, soit d'un bien être. Cela nous reporte à l'usage de systèmes de valeurs opposés en fonction desquels un homme choisit son chemin.**

**George Lyward, fondateur de Finchden, en est aussi l'autorité qui, au cours de plus de quarante années, a imposé – consciemment ou non – une loi : celle de l'endettement.**

**(1) TOPLIS (G.) "A Royal Course", The New Era, p.65**

## II – Disparition de G. Lyward : conséquences

**"Les faits signent nos intentions", dit Jean-**

**Paul Sartre.**

**Il est un fait indéniable : la fin de Finchden Manor est liée à un endettement perpétuel.**

**Nous avons signalé qu A.S. Neill, en vue de renflouer son école, a écrit des livres qui furent des succès.**

**G. Lyward "n'acceptait pas que quiconque fit rentrer de l'argent" (1), alors que John, et probablement d'autres membres de la communauté, étaient conscients de cette nécessité.**

**La question économique constitue un lien mortifère entre le fondateur de Finchden et l'objet de sa création.**

**Il est curieux de noter qu'un homme aussi lucide que Lyward n'ait pas donné plus d'attention à une question aussi vitale et simple que celle de prêts bancaires consentis à une insolvabilité financière. Le recouvrement hypothécaire s'est manifesté dès la disparition de l'Educateur.**

**Il était déjà trop tard pour résoudre le problème.**

**Créés par une personne, les Centres que nous avons évoqués disparaissent avec leur "père".**

**Il est possible que la non-perpétuation de tels Centres, outre le lien mortifère inhérent à son créateur, résulte de la conjugaison de ce lien et de l'attitude humaine à l'égard de la mort.**

**Freud écrit : "A l'égard du mort, [...] nous nous abstenons de toute critique [...], nous trouvons naturel que, dans l'oraison funèbre [...] on ne fasse ressortir que ses qualités" (2).**

(1) LYWARD (J.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982.

(2) FREUD (S.) "Notre attitude à l'égard de la mort", Essais de psychanalyse, p.254

Finchden Manor, identifié à G. Lyward, est reparti au néant, et d'autant plus que le silence des écritures ne le révèle pas à la postérité.

Un "respect" – donc un "répit" – est dû à l'homme, générateur d'une œuvre que nous pouvons qualifier d'exceptionnelle.

Pierre Fédida explique, en ce qui concerne la relique, que cet "objet [est celui] par lequel se produit et auquel se rapporte le passage d'une signification dans l'autre. C'est ainsi qu'un objet ayant appartenu en propre au défunt et, comme tel, ayant participé de ses actes familiers ne 'peut' être jeté : conservé par les survivants qui lui étaient liés, il instaure pour eux une autre perception" (1).

(1) FEDIDA (P.), "La relique et le travail du deuil", Objets du Fétichisme, p.251

## CONCLUSION

La lecture des quelques articles de George A. Lyward, économe d'écritures et généreux d'action, témoigne de la richesse et de la profondeur d'un homme peu connu.

L'abord de son œuvre est délicat : il met en jeu le tréfonds de l'être humain dont l'inépuisable complexité ne saurait être rendue par le caractère fini du lexique.

Lyward choisit de privilégier le silence.

Cette discrétion comporte un risque. En effet, Finchden se déroband à la quantification et relevant peu du langage, est simplement connue par ses minimes publications et par le livre de Michael Burn, productions heureuses faute desquelles elle s'anéantissait.

Notre étude confine à l'exhumation et provoque un malaise linguistique que G. Lyward exprime tant il craint les projections et les oblitérations d'ordre inconscient qui substituent insidieusement l'interprétation, subjective, à la compréhension d'un discours (1) inhabituel aux yeux de ses contemporains.

En juin 1938, dans un article traitant de la psychologie de l'adolescent, il pose diverses questions, notamment une : "... les lecteurs ?" (2). Tel est le souci de Lyward : l'inquiétude d'être compris.

Il préfère donc les visites à Finchden où ses idées sont vécues sur le terrain, en prise directe avec les réalités qui réduisent l'usage et le danger des mots. Sallie Roberts

(1) Sens métaphorique ; acception non-linguistique.

(2) LYWARD (G.A.) "What is the truth about the young person ?", Home & School, p.65

confirme : "Il craignait les mots qui figent" (1). Finchden Manor recèle un enseignement que nous présentons de façon très incomplète, avec la conscience de butiner une diversité dans l'inquiétude d'un possible gauchissement dû au fait que le langage n'est pas innocent.

Michael Burn exprime le même sentiment : "Une angoisse demeure en moi, liée non pas à ce que j'ai omis mais plutôt à ce que j'ai écrit" (2), et Sallie Roberts de souligner cette difficulté de la restitution : "Seul un ensemble de photos floues peut rendre compte de Finchden" (3).

Finchden Manor pose un regard humain sur la souffrance et invite à s'interroger sur nos propres relations à autrui ; de plus, l'utilisation de recettes éducatives y est rendue caduque. A un Avocat qui demandait à John Lyward ce qu'était la formule de Finchden, ce dernier répondit : "Notre formule c'est l'absence de formule" (4).

Cette expérience est un exemple d'éducation proposé à notre réflexion et à notre pratique quotidiennes, autant qu'un champ de recherches complémentaires : pédagogie, psychologique, sociologique, philosophique.

Communauté ouverte, Finchden ressemble à une oasis dans un monde planifié, identifiée à l'homme qui l'a créé. Cette création s'apparente à la mission d'un croyant et d'un poète pour qui le lien enrichissant à autrui fonde la communication.

Il fut l'âme de Finchden qu'il a emportée avec lui le 23 juin 1973.

Tous les objets du manoir, désormais sans vie, sont entassés dans une sorte de petite chapelle de l'an 1603, chez M M<sup>me</sup> Lyward. Au-delà de cet aspect matériel, l'essentiel de l'homme et de l'œuvre repose dans la mémoire de ceux qui l'ont connu, sanctuaire intime qui le rappelle à soi dans un souvenir ému.

(1) ROBERTS (S.), Interview par l'auteur, 1<sup>er</sup> août 1982

(3) LYWARD (J.) Lettre à l'auteur, 10 septembre 1973

(2) BURN (M.) op. cit., p.33

(4) LYWARD (J.) Ibid.

## BIBLIOGRAPHIE

-----

### I – Ouvrages et articles

BARSTOWE (G.T.) British History From 1600, Pan Books, 1968, pp.73

BEDARIDA (François) L'Angleterre triomphante 1832–1914, Paris, Hatier Université,  
1974, pp.224

BURN (Michael) Mr Lyward's Answer, Londres, Hamish Hamilton, 1964, pp.228

FEDIDA (Pierre) "La relique et le travail du deuil", Objets du Fétichisme, Nouvelle  
Revue de Psychanalyse, Paris, Gallimard, 1970, p.249–254

FREUD (Sigmund) "Notre attitude à l'égard de la mort", Essais de Psychanalyse, Paris,  
Payot, 1968, p.253–268

GAFFIOT (Félix) Dictionnaire Illustré Latin-Français, Paris, Hachette, 1967, pp.1720

KNOX (Gordon D.) "The Reticence And Waywardness Of Youth", Advances In  
Understanding The Adolescent, compiled by The Home And School  
Council Of Great-Britain, p.35–43

LAGUILLAUMIE (Pierre) "Summerhill, pédagogie de la non-répression", Pédagogie :  
Education ou mise en condition ?, Paris, Maspéro, 1971, p.113–137

LAPLANCHE (J.) et Pontalis (J.B.) Vocabulaire de la Psychanalyse, Paris, P.U.F, 1968,  
pp.523

LYWARD (G.A) "What Is The Truth About The Young Person ?", Home And School,  
1938, N°4, Vol. III, p.64–65

LYWARD (G.A) "Feeling Their Way Through", Home And School, 1938n N°7, Vol. III,  
p.115–117

LYWARD (G.A) "Loving Children", Home And School, 1940, N°12, Vol. IV, p.239–240

LYWARD (G.A) "Farewell To Herod", Advances In Understanding The Child, compiled by  
"The Home And School Council Of Great-Britain", p.70–75

LYWARD (G.A) "Stubbornness", Advances In Understanding The Child, compiled by  
"The Home And School Council Of Great-Britain", p.58–63

LYWARD (G.A.) "Extracts From A Diary", Home And School, 1937, N°7, Vol. III,  
p.164–165

LYWARD (G.A.) "Extracts From A Diary", Home And School, 1937, N°16, Vol. III,  
p.134–135

LYWARD (G.A) "Extracts From A Diary", Home And School, 1938, N°29, Vol. II,  
p.256–257

LYWARD (G.A) "Extracts From A Diary", Home And School, 1937, N°19, Vol. II,  
p.224–225

LYWARD (G.A) "Introducing The Committee Of The Editorial Board Of Home And  
School", Home And School, 1937, N°18, Vol. II, p.186–187

MANNONI (Maud) Education Impossible, Paris, Le Seuil, 1973, pp.311

MARX (Roland) Histoire du Royaume-Uni, Paris, Armand Colin, 1967, pp.423

NEILL (Alexander S.) La Liberté, pas l'anarchie, Paris, Payot, 1966, pp.204

OURY (Fernand) et PAIN (Jacques) Chronique de l'Ecole-Caserne, Paris, Maspéro,  
1972, pp.428

ROBERT (Paul) Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris,  
S.N.L., 1973, pp.1971

ROBIN (Gilbert) L'éducation des enfants difficiles, Paris, P.U.F., 1967, pp.128

The New Era, The Journal Of The World Education Fellowship, Special issue on G.A.  
Lyward, Cambridge, Published by The New Era, 1974, N°3, Vol. 55,  
pp.81



**WALKER (Russell J.) "Cruelty", Advances In Understanding The Child, compiled by  
The Home And School Council Of Great-Britain, p.52–57**

## **II – Sources**

- + Lettre adressée à l’auteur, par LYWARD (John), 10 septembre 1973**
- + Interview de John LYWARD, par l’auteur, le dimanche 1<sup>er</sup> août 1982**
- + Documents photographiques inédits, 40 volumes sur Guildables et Finchden Manor,  
Bibliothèque personnelle de John Lyward.**